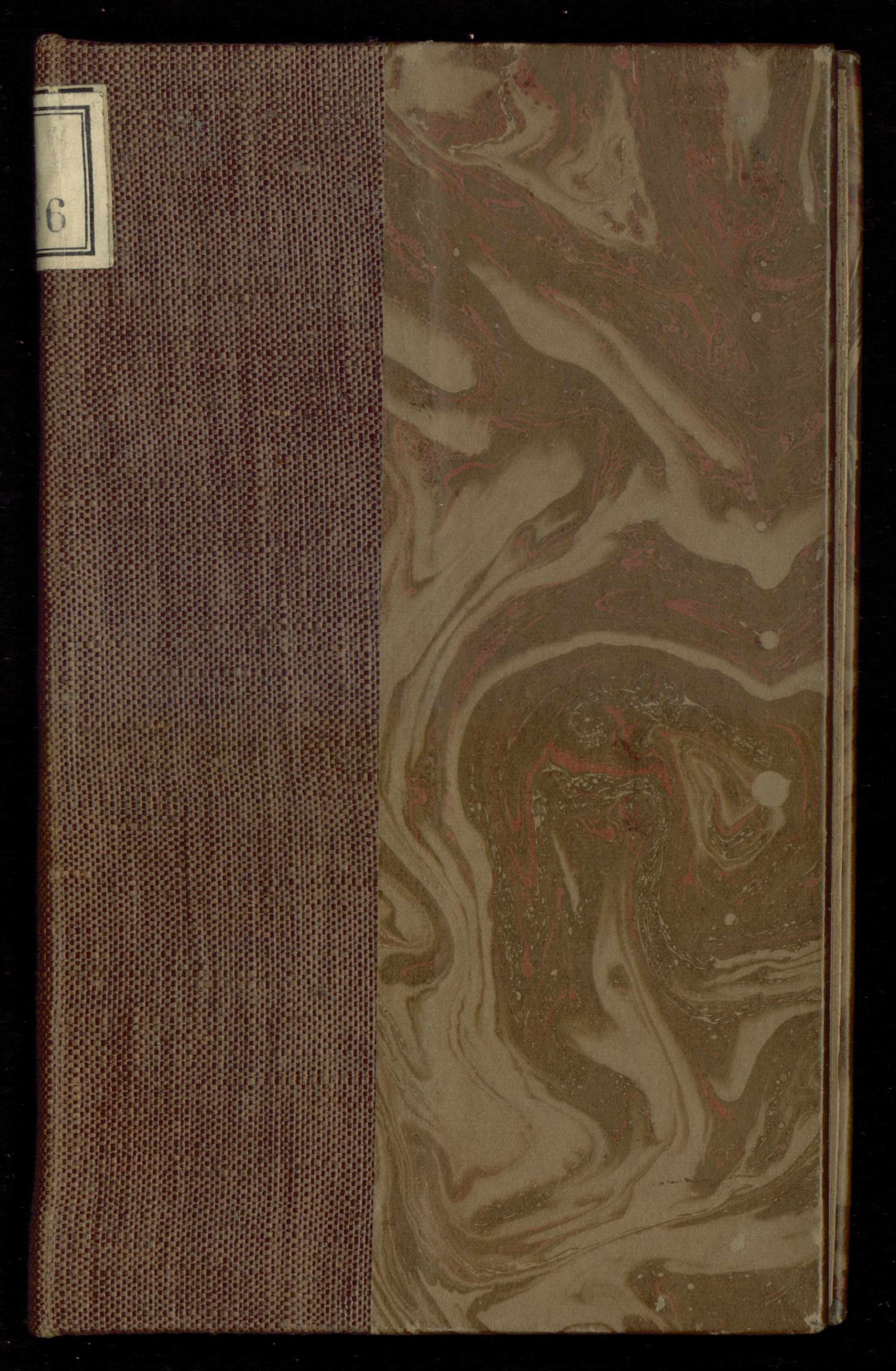
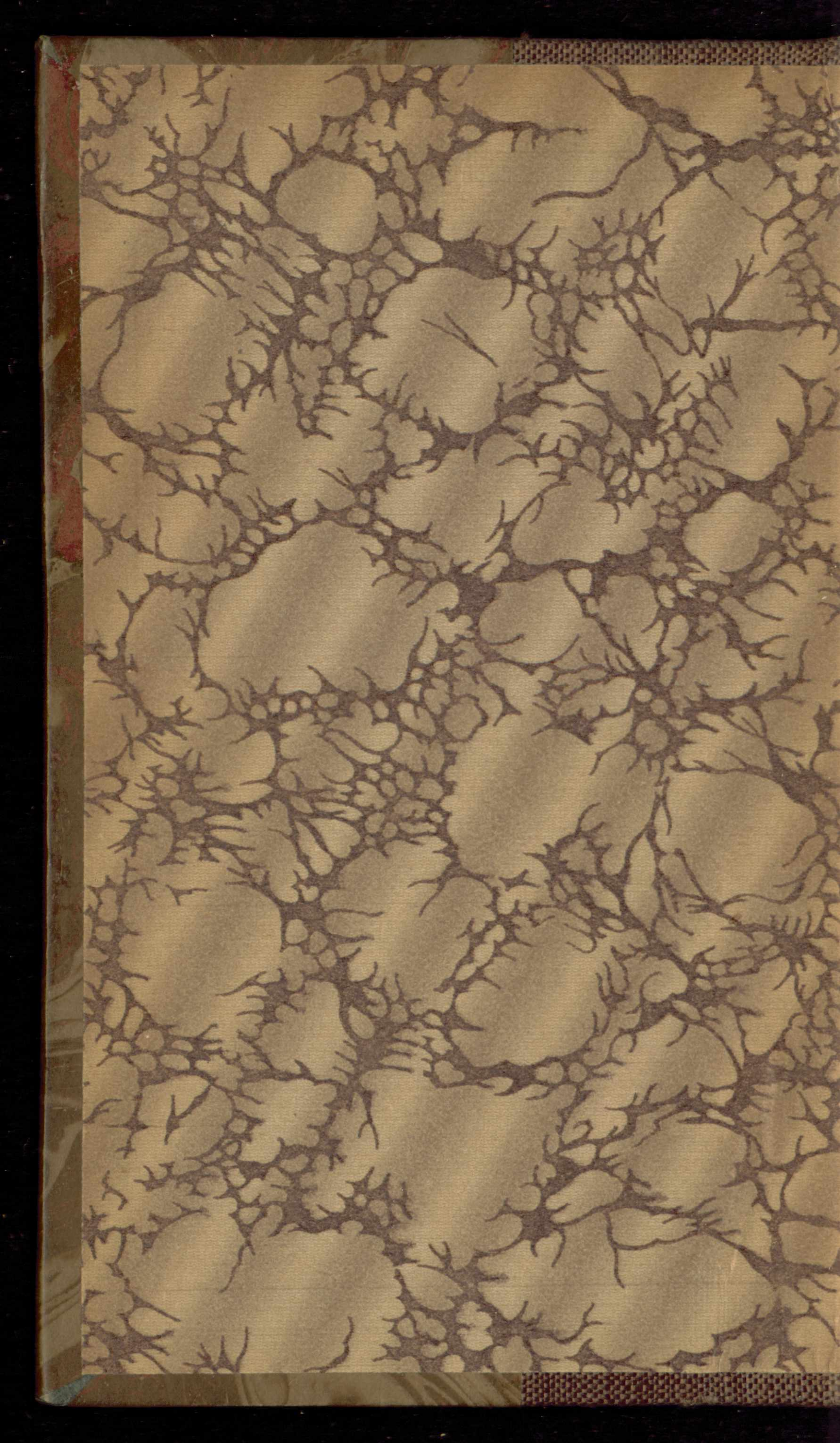


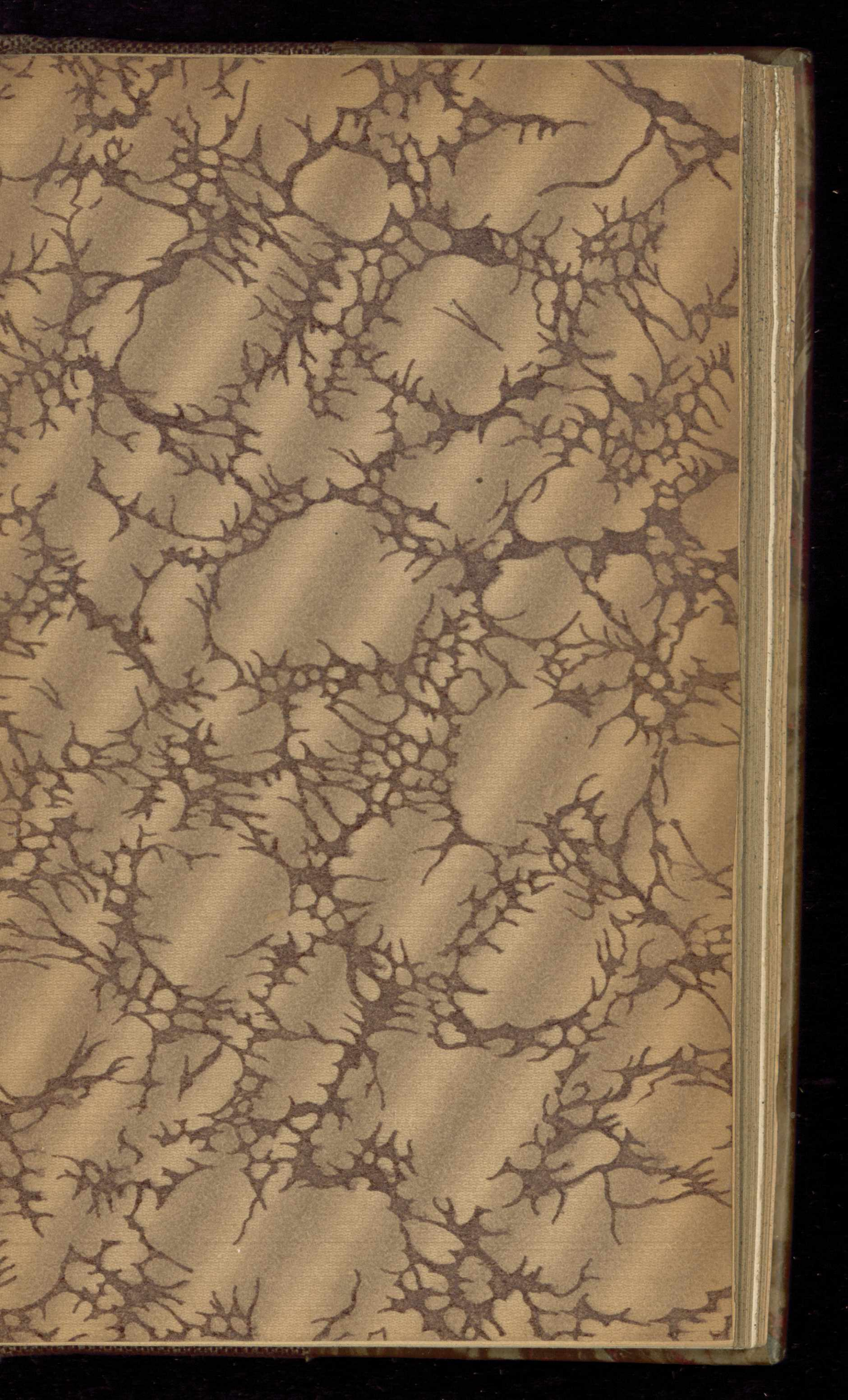
LEBLANC

CHOSES ET GENS DU HOGGAR




6





Choses et Gens du Hoggar



Ely LEBLANC

CHOSES
et
GENS
du
HOGGAR



Editions P. & G. SOUBIRON
12, Rue Dumont-d'Urville
ALGER

Cet extrait du carnet de route d'un membre de la mission scientifique du Hoggar (1928) présenté dans une première et timide édition, a été fortement critiqué, et a soulevé quelques commentaires empreints d'étonnement, de regret, de chagrin.

Certains m'ont soupçonné d'avoir voulu détruire avec l'acharnement blasphématoire d'un désenchanté brutal et fatigué, l'exquise légende du Hoggar et des Touareg restés mystérieux.

A ceux-là, les cinq cent mille exemplaires de « l'Atlantide » donnent justement et amplement raison. L'homme, sauvage ou civilisé, n'aime guère que la simple réalité remplace les images imprécises et poétisées des choses lointaines. Il lui faut de l'extraordinaire, du vague, du rêve. Et ce droit usuel à une vérité modelée suivant ses aspirations, justifie fortement la vie romancée des Touareg; c'était bien leur tour.

Pourtant quelques jugements plus compréhensifs et bienveillants, m'ont décidé à autoriser une deuxième édition de ce livre, auquel un parti-pris de notation brève, attentive et immédiate, enlève toute am-

bition hors celle de l'exactitude et de la sincèrité.

C'est d'ailleurs mal comprendre ce carnet de route, que de n'y pas voir ce que j'ai voulu, sans affèterie, y conserver : l'immense poésie que recèle encore une race nomade sur son déclin, physiquement admirable dans sa rude vie archaïque, mais qui va mourir dans un pays étrange, monochrome et chaotique, lui aussi en voie de destruction.

Le Hoggar avec ses Berbères : tout un petit monde qui va disparaitre !

Mais tandis que le sol y meurt depuis des siècles dans le drame des forces déchaînées de l'atmosphère, les Touareg vont périr à leur tour, et beaucoup plus vite, dans le conflit des traditions de la vie primitive millenaire et de celles du monde civilisé qui les pénètrent en les étouffant.

Le spectacle de cette agonie, déjà visible, est émouvant sans Antinéa et même, sans cours d'amour. C'est pourquoi, je veux faire revivre ces notes documentaires qui, sans l'avoir cherché, disent ce moment passionnant de la vie du Sahara central.

E. LEBLANC

(septembre 1929).

Mouydir

Mercredi 29 février.

Après deux jours d'arrêt au puits Hassi el-Khenig, à 100 kilom. d'In Salah, en panne pour une rupture de couronne de camion porte-bagages, qui a nécessité le démontage du pont arrière, nous traversons une immense plaine de sable, lumineuse et calme, encerclée de falaises tabulaires de niveau uniforme.

A l'horizon, noyés dans la brume bleue, apparaissent les montagnes du Mouydir. Arrêt à hauteur incertaine, de Tiguelguemine.

Le site, vite découvert, est une surprise charmante et une vision pleine de fraîcheur dans ce pays désertique.

Une série de bassins aux bords verdoyants de tamarix et de plantes aquatiques, s'échelonnent au fond d'un canon à parois verticales, avant d'aboutir en aval, à un petit lac circulaire d'eau verte, serti dans une berge en partie rocheuse. Sur la plage qui le borde d'un côté, un champ de coloquintes dont les pommes dorées jonchent le sol.

Traversée d'un large plateau entouré de montagnes découpées, roses, mauves et violettes.

A la nuit, nous pénétrons dans une gorge à parois élevées, et à quelques centaines de mètres de l'entrée, nous campons à Tiratimine. C'est un point bien connu des Sahariens, marqué par un entablement rocheux incliné près du sol, couvert d'inscriptions « tifinar » ou arabes et de quelques dessins: sandales et chameaux.

Le tout semble dû à l'existence même de la gorge, signalant à la fois le point d'étape et l'itinéraire. Sans doute l'endroit est connu depuis longtemps, mais on y découvre mal un intérêt historique ou artistique.

Jeudi 1er mars.

Nous quittons Tiratimine à 10 heures par temps assez calme et avec un léger vent frais qui ne faisait pas présager le reste de la journée.

A moins d'une heure de la gorge, le vent augmente et devient violent. Les rafales

se succèdent et l'aspect de l'horizon indique la tempête de sable toute proche. Nous sommes bientôt en pleine tourmente, avec des sensations plus étranges et gênantes que dangereuses. Le ciel et le désert ne sont qu'un épais nuage blanc sale qui ne permet pas de voir au delà de cent mètres et, par moments, de trente mètres. Les montagnes du Mouydir que nous longeons d'assez près, disparaissent entièrement. Dans le vent très frais le sable nous emplit les yeux, les oreilles les narines. Il faut se protéger avec le « chèche » et le burnous. De petits graviers pointus nous assaillent comme des paquets d'aiguilles. Heureusement nous roulons sur du reg et le mal est moins grand que dans les dunes. Tout ce qui, dans l'auto, n'est pas solidement amarré, vole dans le désert : boîtes, vêtements, casques.

Arrêt au bordj de Tadjemout. Déjeûner au sable, mais abrités du vent, à proximité d'une source et d'un jardin dont la vue rafraîchit nos yeux brûlés.

Départ à 2 heures. Le vent souffle avec la même violence, nous entrons dans l'oued Arak. A 5 heures, nous sommes à Tahount-Arak où, brusquement, le calme autant que

l'aspect grandiose du paysage est un saisissement.

Tout autour du bordj, dans l'imprécision d'une brume fraîche, décor admirable et très romantique. Cirque de hautes falaises de grés modelées en forteresses, dont le pied, glacis de roches pourpres foncées, donne au paysage une grandeur sauvage.

Au centre, bas tassé, le bordj de Chapuis, demi-forteresse aussi, avec ses tours d'angle à créneaux et ses meurtrières; mais la fantaisie humoristique du constructeur a surmonté les piliers d'entrée de la cour, d'une Régie bestiale et cornue d'un côté, d'un Djinn touarègue à langue projetée, de l'autre.

Vendredi 2 mars.

Qui pourrait jamais concevoir matinée pareillement délicieuse en plein Sahara central. Fraîcheur pénétrante et douce comme au printemps de France ; brume bleutée voilant la rudesse des bastions rocheux et coulant des nappes vaporeuses dans la gorge d'Arak. Sérénité que vient pittoresquement

troubler l'activité d'un groupe de sokrars Touareg qui chargent leurs bêtes geignardes, pour In-Iker.

Soirée magnifique et reposante. Clair de lune et silence. Sous la haute muraille géométrique et grisaille, la maison des hôtes avec son toit plat blanchi, ses arcades basses, prend l'allure de quelque vieux monastère italien d'un pays de montagnes.

Samedi 3 mars.

Départ matinal à travers un paysage noble et lumineux. La vallée d'Arak s'élargit; étels énormes. Au fond, vers l'Est, étagement des plans montagneux de l'Ifetessen. Nous traversons d'abord une grande pleine de sable rose entourée de granits gris-bleu, qui a de la couleur et de la netteté; puis, au milieu des schistes, le paysage devient banal.

Mais dans l'après-midi, on coupe un large plateau où gisent d'innombrables blocs creusés ou modelés par l'érosion, de façon extravagante : champignons gigantesques, cellules et cavernes, fleurs stylisées. Tout près de la piste, les petits massifs graniti-

ques de Tesnou gonflent leurs globes à enveloppes concentriques comme de monstrueux bulbes d'oignons. Au pied, trois méharistes de Tamanrasset oubliés et dépourvus de vivres, gardent encore, après soixante-cinq jours, la réserve d'essence qui était destinée au voyage de M. Violette.

Seuls êtres humains, au milieu de la vaste plaine de Tesnou, deux femmes Imrad des Kel Emmydir, gardent un immense troupeau de chèvres qui piquent des points noirs mouvants sur le sable clair.

Nous arrivons de nuit à In-Iker, après la traversée d'un grand reg dur où la fraîcheur du coucher de soleil, fait oublier le Sahara. In-Iker est un bordj en construction, auprès d'un point d'eau, habité par quelques nègres, parmi lesquels le fils de l'ancien sous-officier français chargé de l'entretien de la piste.

C'est un grand métis très foncé, parlant bien notre langue. Echantillon de ces produits nés d'unions des sous-officiers des Oasis avec des négresses. Ces pseudo-mariages consacrés par l'opinion et la tradition, sont acceptés de tous comme la chose la plus naturelle. A In-Salah, nous avons en-

tendu pendant deux jours, le tam-tam bruyant qui fêtait en présence de nombreux invités, une naissance. Le père, beau gas de la province française, se prodiguait au milieu des danses barbares soudanaises et beaucoup de vin coula.

Le malheur est que la plupart de ces marmots sont naturellement abandonnés, à la libération ou au changement de résidence; mais j'ai vu un gradé Saharien, serrant dans ses bras, avec tendresse, un petit négrillon de deux ans, tout comme il se fait dans les familles authentiquement blanches.

Dimanche 4 mars.

Dès qu'on quitte In-Iker, dans le matin radieux et froid, les granits sont remplacés par de longues traînées de schistes effrités, en chenilles processionnaires, et brusquement, sur le bord d'un oued large, I-n-Amgel.

C'est un de ces ar'rems, centres de culture de la ceinture du Hoggar, où l'eau souterraine des oueds quaternaires desséchés à la surface, arrose généreusement des jardins que les imrad et les nègres cultivent à

la mesure discrète du nécessaire, dans l'effroi des grands efforts. « Zeriba » (cabanes) en typhas secs. quelques zébus. Une rareté extrême : un targui noble des Ikedaien, ne dédaignant pas travailler de ses mains qu'il a fort calleuses. Mais je démêle, à petite dose, un métissage qui lui a laissé, malgré son allure imposante et son voile, les cheveux quelque peu laineux et des taches pigmentaires aux lèvres, sous un nez ayant perdu toute noblesse.

Dans le soir, nous roulons sur un grand plateau en pente et tout à coup apparaît, à l'Est, la Koudia, le Hoggar mystérieux. La chaîne se développe devant notre course rapide et, dans le soleil couchant, prend un très coloré et curieux aspect de lignes sinueuses superposées en valeurs différentes, dessinant les édifices d'une énorme cité orientale. L'Ilaman, que sa hauteur détache davantage, ressemble à un minaret un peu lourd avec sa lanterne qui se dresse tout près de la masse trapue du Tahat.

Tout le reste est couleur et tout près de nous, les granits retrouvés et amoncelés, forment des blocs pourpres qui nous sépa-



Akhamouk, Aménokal
et ses deux « Khalifa »,
Sidi ag Cheddab et Ouksem.

rent, vers l'Ouest, d'un hérissement de pics minuscules.

Nous campons près de Tit, sur un petit et médiocre plateau où les cris et la mauvaise humeur des hommes troublent un instant la sérénité de l'heure, puis tout s'endort dans le clair de lune.

Lundi 5 mars.

Prestigieuse vision dès le matin, de l'Atakor découpé en dômes et clochetons et dont les sommets lointains sont précédés de petites chaînes parallèles, comme de ses remparts une cité guerrière. C'est une féerie lumineuse, une suite aux mirages qui ne cessèrent de courir devant nous, pendant nos dix jours d'auto à travers le Sahara.

Mouches, mouches, mouches, en quantités effroyables. A 1.500 mètres du campement, la « pierre de Tit », monolithe informe de granit rose grossier, dont la face Ouest porte une vingtaine de gravures piquetées, d'animaux à peu près tous disparus : girafe, cheval, mouflon, autruche. Mais leur disparition n'est peut-être pas

tellement ancienne et, comme beaucoup d'autres du Hoggar, par leurs motifs, la facture et la patine, ces gravures peuvent très bien être attribuées aux Touareg eux-mêmes, à une époque non précisée.

Dans l'après-midi, nous courons encore parallèlement aux figures étranges des hauts massifs du Hoggar, vision lointaine pleine de fantaisie et de rêve, tout en opposition avec l'affreux paysage qui nous entoure, ses chenilles schisteuses verdâtres et sa stérilité absolue.

Une rupture de ressort nous attarde deux heures dans le sévère Oued Otoul et un crépuscule limpide nous accueille à Tamanrasset où nous distinguons seulement la dentelure de la muraille du bordj, les cubes sombres des habitations et, à l'extrémité du ruban pâle de l'Oued encore visible, la masse de l'Adriane en proue de galère.

Brouhaha de l'arrivée, salutations de l'Amenokal et des Touareg qui, par chance, sont ici, depuis deux jours.

Le soir, dans l'admirable clarté de la lune. visite pieuse aux tombes des deux grands Sahariens et à l'ermitage du Père de Foucauld.

Mardi 6 mars.

Premier contact avec les Touareg du Hoggar. Dans le bureau du bordj, Akhamouk et quatre de ses compagnons sont assis à terre, les jambes croisées; l'Aménokal sur une petite natte, les autres à même le sol. J'examine. Akhamouk assis, ne laisse pas deviner sa haute stature. C'est un tas. Litham relatif, visage foncé, yeux bruns, nez droit assez court et large, pommettes larges, saillantes, figure sans distinction, quelque chose de rude, de barbare, masqué par un rire large et facile. Les voiles soulevés sur le côté, laissent voir un torse puissant et gras, très brun. Bras musclés mais d'un galbe assez beau. Un Matho qui aurait eu le temps de vieillir et de devenir obèse.

Des quatre suivants, deux doivent être très grands. Visages un peu plus voilés Le troisième paraît court et gros; figure tenant du mozabite et du nègre; nez court difforme et arrondi du bout; mains courtes et grosses. Le dernier est un vieillard sans caractère précis.

Tous, Akhamouk y compris, sont plutôt

gais et tripotent un de leurs pieds posé sur le sol ou chevauchant la cuisse opposée. Ils en grattent l'épiderme corné tantôt d'une main, tantôt de l'autre.

Cuirs de couleur brodés et patinés, en cascades, sur le thorax et sur le ventre. Poignards gainés, bracelets de bras en serpentine; larges sandales de l'Aïr avec des cuirs d'attache brodés d'un motif de soie verte.

A première vue, ceux-ci paraissent moins racés que les Iforas rencontrés et mesurés à In-Salah. Différence psychologique même. Ces Hoggar à l'aise, rieurs et familiers; les Iforas, dignes, silencieux, timides.

Les négociations pour l'achat de divers objets, n'ont rien de bien étranger à ce qu'on voit, on entend et on devine dans les opérations de même nature, rue de la Lyre à Alger. Gestes, exclamations, marchandages, signes de complaisance ou de cupudité, tout est pareil.

Ils ne comptent pas sur leurs doigts et ignorent le calcul mental. Alors, on les voit, penchés vers le sol, faire du bout de leurs doigts du milieu écartés, de petits trous dans le sable, par rangées successives correspondant aux nombres dont ils ont besoin.

L'entrevue est finie. Les Hoggar se lèvent et leur haute taille les transforme. Akhamouk, malgré sa bedaine énorme, est d'une prestance imposante. Il a une certaine dignité dans la démarche, avec le corps très droit dans ses vêtements amples. Le regard est d'ailleurs assez altier, hors de l'intimité.

Les fidèles de l'Aménokal — sa cour — qui attendaient, assis en demi-cercle sous le mur du bordj, se lèvent en tulmulte et la troupe désordonnée et discutante, sans protocole et sans distance, se hâte vers le village.

Akhamouk nous a prévenus que les chameaux, mis en forme par « l'acheb » (herbe nouvelle) et le repos prolongé, seraient enclins à jongler avec nos personnes et nos bagages. Il le dit en riant, avec une malice obligeante. Je pense que lui et ses amis ne seraient pas fâchés d'apprendre que quelques-uns d'entre nous ont payé de leurs os, la joie et la santé de leurs bêtes. Pour nous, demain paraît moins drôle.

Dans l'après-midi, quelques mensurations de nobles. Mais l'Amrar des Tedjehé-Mellet qui porte très beau, refuse énergiquement de se prêter à l'examen, tout en se déclarant prêt à m'être agréable. Il porte sous la takar-

bast (gandoura à manches longues) bleue, une habaya rayée de rouge. Il est coiffé d'une sorte de diadème entouré par le voile.

Qu'est-ce à dire ? ce noble, descendant « par excellence », de la célèbre Kella, ce Tedjehé-Mellet serait-il, lui aussi, le pro duit d'un métissage plus ou moins ancien ? Et j'observe avec l'esprit bourré de réserve. cette taille moyenne, ce corps trapu, large d'épaules, ce visage dur, bronzé et bleui par le litham, ce nez volumineux, cette mousta che forte qui barre une face prognathe. Formule, en tous cas bien différente de celle du type pur et racé que l'on peut tirer du Hoggar.

Vers le soir, l'Amenokal flanqué de ses deux compagnons habituels, le Khalifa Sidi ag Cheddab et Ouksem, l'amrar des Dag R'Ali, vient rejoindre dans la cour du fort Laperrine, sa cour de nobles et d'imrad.

Akhamouk installe sa formidable majesté sur le sol. D'abord assis en tailleur, ayant déposé à terre, devant lui, une bouteille de solution d'iodure de potassium que vient de lui donner l'infirmier du poste, il ne tarde pas à s'allonger, s'occupant à malaxer son pied droit remonté sur la cuisse gauche.

Il prend, comme les autres qui l'entourent, une part active à la vente des « rah'la » aux membres de la mission. Il ne semble pas défendre avec bienveillance les intérêts de ces derniers qui paient fort cher, les selles douteuses qui leur sont présentées.

Dans l'après-midi, devant toute sa cour et nous-mêmes, sans aucune gêne, Il se mouche bruyamment suivant le mode berbère ancestral.

Les trois personnages Touareg inséparables: Akhamouk, Sidi et Ouksem, ont été priés à dîner, ce qu'ils ont accepté avec beaucoup de bonhommie. Silencieux, sauf si on les interroge, ils se tiennent à table fort discrètement. Ils ne se servent pas de leurs doigts et manifestent une très vive sympathie pour le riz au lait accompagné de conserve d'abricots. Leur aisance dénote une certaine habitude.

Akhamouk seul, soulève entièrement son voile pour manger. Visage large, bouffi et flasque, bouche sans laideur, aux lévres épaisses et rases, menton arrondi avec une barbe grise en collier. Dans l'ensemble, la physionomie est lourde, barbare, bien dans la tradition de la figure bru-

tale et un peu sinistre que l'on peut prêter aux mercenaires africains de Rome et de Byzance.

Lui aussi, le noble parmi les nobles, Kel R'ela et Amenokal, « roi du Hoggar », diffère fortement du canon targui, si facilement vérifiable. Les titres de noblesse ne sauraient prévaloir devant les constatations anthropologiques, Métissé dans sa lignée héréditaire, soit de sang barbare étranger à la race, soit plus probablement de sang nègre, il porte, apparents, les stigmates du mélange hors de la pureté transmise à quelques uns par les « Libou » qui abandonnèrent les sables de la grande Syrte, pour se réfugier dans la solitude inexpugnable du Hoggar.

Jeudi 8 mars.

Deux Taïtoq, de fière allure, sont au fort. L'un Semouden ag Mohamed, amrid de belle race est de très grande taille et porte dignement sa « takouba » (sabre droit) sur son ample gandoura sans manches, la

takarbast de cotonnade bleu indigo. Il a bien voulu se prêter aux mensurations.

Mais son compagnon, un noble, ancien amrar des Taïtoq, destitué à cause de son entrée en dissidence pendant la guerre, est un guerrier redoutable qui m'a vite fait comprendre qu'il avait l'anthropométrie en horreur. Il a, après sa rebellion, réussi à faire exterminer sa tribu par nos troupes. Il a reçu l'aman, mais perdu sa dignité et ses biens.

C'est une silhouette vigoureuse, sévèrement vêtue d'une takammist à manches larges avec ornements en rosaces brodées, d'un voile blanc pour le bas de la figure et la tête, voile recouvrant celui du front et venant se croiser en avant du corps, soutenu par une sorte d'épaulière à broderies de couleurs vives. La mise est élégante, d'une certaine recherche et simple pourtant. Sous le voile à peine entr'ouvert, les yeux sombres ont un regard dur. Le Taïtoq se montre assez cordial, mais à ma requête, répond par le large balancement de l'avant-bras qui est à la fois un refus et le salut targui.

Parmi les sollicités, certains, même nobles, se laissent faire avec plus d'étonnement que

de bonne grâce. D'autres se lassent ou s'effraient au milieu de l'opération et s'en vont sans crier gare. Une autre partie enfin, surtout composée de nobles, se refuse énergiquement à toute manœuvre qui touche au voile et viole le secret de la bouche. Ces derniers prennent la chose au sérieux, presque au drame, mais les imrad aiment à rire, et n'ayant pas leur dignité de caste à ménager, les humoristes s'abordent volontiers, depuis trois jours, en faisant avec leurs doigts, sur la tête et la face de leurs amis, le simulacre du jeu du compas d'épaisseur.

Vendredi 9 mars.

L'animation que mettaient dans le fort et dans le ksar, Akhamouk et sa suite repartis hier pour leur campement, fait place au silence qui n'est troublé que par le bruit du marteau des « maalem » installés dans la cour et modelant très mal, des feuilles d'argent, en reproduction de bijoux soudanais portés par les Targuias.

Le paysage de Tamanrasset, qui déjà dans la journée est toute quiétude et simplicité, devient, le soir, un enchantement. Seul le Liban des dernières heures du jour, rappelle ces harmonies pénétrantes.

Toute la féérie colorée est centrée à l'Est sur l'Adrar Ihaggaren, que revêt un moment la splendeur chaude et caressante de velours anciens, rose ou améthyste. Des ombres bleues, d'un bleu profond, dur et transparent, saphirs vers le soir, s'étalent, mouvantes, au pied des montagnes claires.

L'Adriane tourne vers le nord sa proue rose de galère antique.

En avant, la grande plaine de sable d'or que pointillent, ça et là, les taches minuscules des chèvres noires et des femmes voilées de bleu, debout au seuil de leur demeure ; et toute cette harmonie chantante et apaisante complétée par les figuiers argentés et sans feuilles, le miroir d'eau bleue qui termine la saguia et le tapis d'un beau vert foncé des « jardins ».

Très vite, l'Adrar s'attriste dans le gris. Il semble que la nuit va le toucher. Puis subitement, un reflet le colore, comme une dernière et vivante gloire. Le bleu du ciel qui le cerne s'élargit, se fond dans le rose tranquille de la lumière qui meurt.

Tout s'évanouit enfin dans le crépuscule et l'indécision.

Samedi 10 mars.

Désordre et agitation ; départ du premier groupe de la mission. Cris de sokrars et de chameaux, mouvements incessants d'hommes, de bêtes tirées par la longe et de bagages protégés par les « lif » (treillis en fils de palmiers). Les chameaux sont récalcitrants ; quelques-uns furieux et révoltés se mettent à ruer, à sauter, à se cabrer et jettent bas leur charge. Les prévisions d'Akamouk se réalisent. Certains de ces animaux, devenus terribles ne peuvent être maîtrisés que par huit ou dix hommes qui s'accrochent aux jambes, au cou, aux lèvres, à la bosse, à la queue, et finissent par plaquer à terre une bête hurlante, hideuse, diabolique, qui roule des yeux farouches, ouvre une gueule énorme et lance à la figure des assaillants son barbotage infect.

Enfin toute est chargé ; l'ordre se rétablit et, lentement, la caravane prend la route du Nord, celle du cœur du Hoggar où son itinéaire ne croisera le nôtre que dans trois semaines.

Dans la sérénité de la fin du jour, j'ai vi-

sité la maison du Père de Foucauld. C'est une solide et ingénieuse petite forteresse de toub. Le Père y avait tout prévu pour une défense obstinée, lui qui devait docilement, candidement, se livrer au premier appel de la mort : celui du Targui Ajjer qui, au travers des deux portes basses cadenassées, se donna pour le courrier postal. Eternel conflit des forces obscures qui agissent en nous et hors de nous et que l'antiquité païenne représentait en luttes de divinités forgeant le destin des hommes !

La cour intérieure, étroite, est dominée par les hauts murs ; au centre, le puits ; sur le côté, le four. Tout autour, des pièces longues, obscures et un réduit : la chapelle. D'étroits escaliers montent à la terrasse, à la fois promenoir et chemin de ronde. Dans chacun des angles, une petite tour carrée se dresse, comme un court minaret : la vue y est admirable et le Père y faisait sa prière, plus près de l'Infini où elle s'envolait.

Paul, ce néophyte qui servait les offices, vit à Tamanrasset dans la pire des dégradations. La petite sonnette modeste à manche de bois noirci, dont le grelot est fait d'une clef de boîte de conserve, la petite sonnette

qui réglait les actes liturgiques, a fini sur la table de la popote des officiers, au Fort Laperrine. Elle y est très respectée, mais bien égarée hors de sa destination première.

L'agréable Matta, une fille noble, ami du bordj, a bien voulu ce matin se montrer dans ses atours de fête. Elle était charmante et mystérieuse dans ses voiles sombres et amples, sur lesquels les barbares bijoux d'argent de style soudanais, mettaient des traits de lumière : pendentifs énormes, anneaux de coiffure, croix d'Agadès, bagues larges couvrant les doigts. Pas très intimidée, mais cet air fermé et un peu triste qui ne la quitte pas.

Chez les Touareg

Lundi 12 mars.

Départ de Tamanrasset vers 15 heures. Grand tumulte accoutumé et déjà vu. Des chameaux se refusent à baraquer ; il faut employer la force ; cris des hommes, hurlements des bêtes ; des cantines voltigent, puis roulent dans le sable. On se met en route, accompagnés sur un kilomètre, par tous les braves

gens du poste et à notre tour, nous prenons la direction du Nord.

Le coucher du soleil face à Adrar Ihaggaren est plus somptueux encore qu'à l'ordinaire. La montagne paraît incandescente au-dessus de longues ombres violettes. Mais la magie ne dure que quelques minutes et tout est embué par le gris du crépuscule.

Nous campons au pied de l'Ihheren, précurseur des formes étranges qui vont nous accompagner dans tout notre parcours du Hoggar et que l'on devine dans le lointain brumeux. Première nuit de plein air au seuil de l'Atakor, sous un admirable clair de lune. Calme et silence profonds que troublent seuls les paroles assourdies des sokrars réunis autour de la théière et, de temps en temps, à distance, le cri des chameaux au pâturage.

Mardi 13 mars.

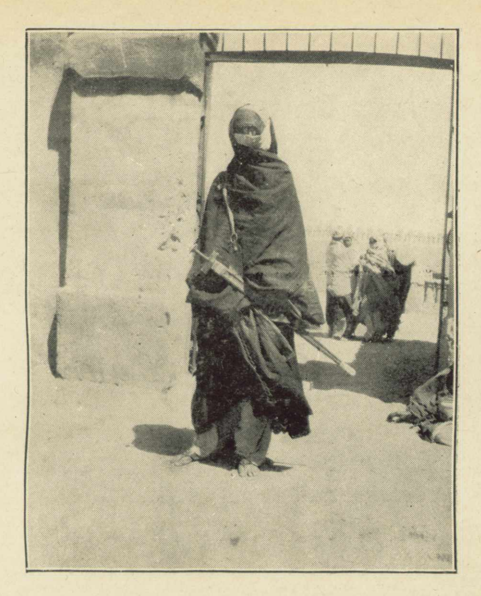
L'aurore délicatement tendre et immobile. se tache des amours d'un mehari et d'une naga. Groupe grotesque, baveux, ralant et apocalyptique où l'homme joue un rôle aussi nécessaire que celui du mehari embarrassé.

Nous traversons une plaine fleurie d'acheb, où la marche est agréable et facile.

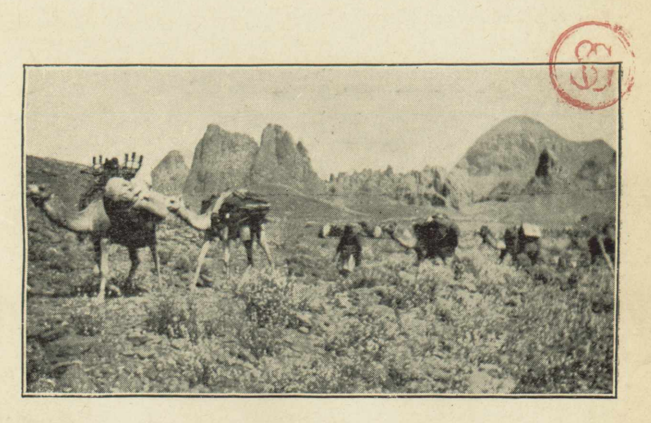
Mais après avoir dépassé le Tihhendi et l'Adrar Ihaggaren, nous entrons dans le lit supérieur de l'Oued Tamanrasset. L'oued est encaissé et d'énormes cailloux rendent difficile la marche des chameaux. La chaleur est assez forte lorsque nous arrivons, vers 11 heures, au campement d'Ouksem et d'une fraction importante des Dag R'ali.

Nous campons sous un large ételं, La brise d'Ouest se lève, la température s'adoucit. Ouksem arrive suivi de ses gens, portant leben et fromages touarègues. Quelques difficultés d'abord et de sévères paroles adressées à l'Amrar, au sujet du campement défectueux qu'il nous avait réservé, et d'un chameau trop récalcitrant appartenant à un de ses imrad. Froid. Les Touareg se retirent un peu mécontents, semble-t-il. Mais une heure après, Ouksem et un de ses parents sont de retour, reprennent la conversation de la meilleure grâce du monde, nous donnent quelques renseignements sur la région, me permettent même de les examiner et de relever des mensurations.

Ouksem, amrar des Dag R'Ali, fut, jeune,



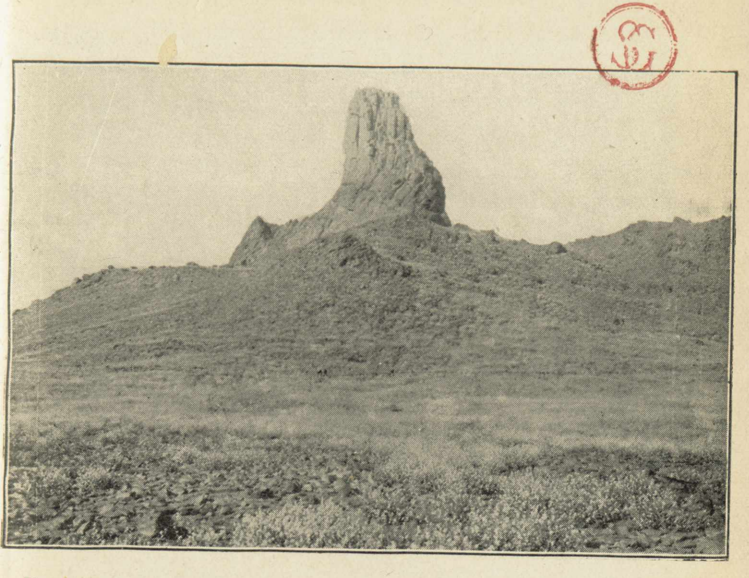
Semouden ag Mohamed, Taïtocq,
au fort Laperrine.



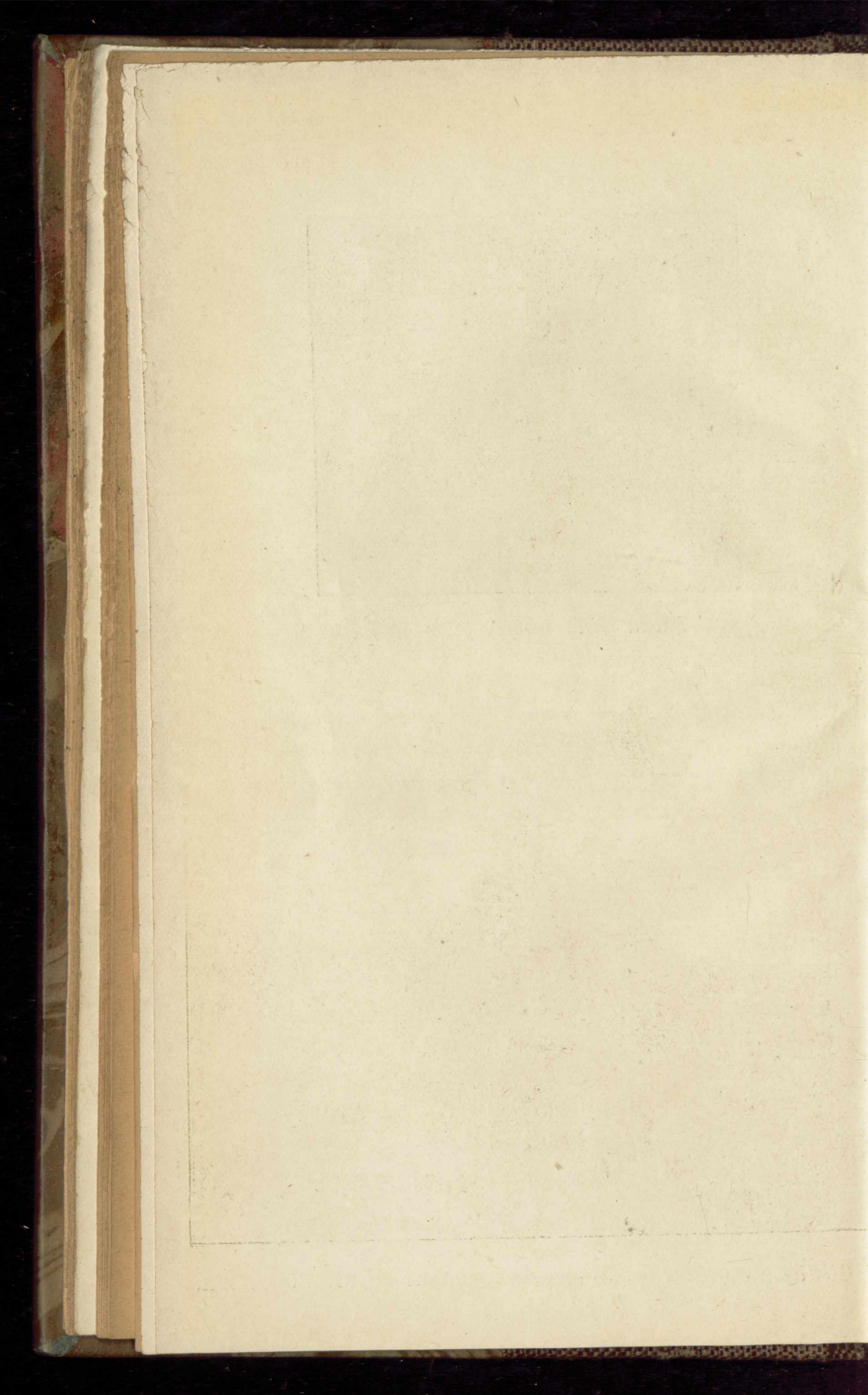
La vallée de l'O-Touroumout.
La Caravane défile entre les basaltes déchiquetés
et les mauricandia fleuris.



Matta, fille noble. (cl.Reyg.).



Un type d'érosion basaltique. Campement de l'O. Tin-t-S'rin.



l'ami préféré du Père de Foucault qui lui fit beaucoup de bien. Il ne paraît pas avoir gardé de cette sollicitude un souvenir très reconnaissant ni pour le Père ni pour nous, puisqu'on sut plus tard qu'il avait été un des agents les plus actifs de la rébellion des Hoggar au cours de la grande guerre.

C'est un bonhomme gros, court et emphysémateux, qui souffle bruyamment au moindre effort. Il est nettement métissé de nègre, et son Etat d'amrid des Kel R'ela lui a permis d'épouser une négresse, en sorte que sa descendance est à peu près entièrement de sang noir. Assez jovial d'ailleurs, comme son chef et ami l'Aménokal, sa figure ronde au nez large et déformé, ses petits yeux noir et jaune, masquent mal sous cette bonne humeur, la méfiance, la cautèle et peut-être une certaine cruauté.

Le campement des Dag R'Ali est divisé par l'Oued. Quatre ou cinq grandes tentes sont groupées autour de celle d'Ouksem, au bord de la rivière desséchée ; les autres sont en face, sur un petit plateau au bord duquel est un « adebni » circulaire de grandes dimensions à double paroi de pierres dressées, peut-être tombe préislamique d'une popula-

tion inconnue ou enceinte sacrée des sacrifices.

Tout le Hoggar est ainsi. A chaque tournant d'oued, le campement voisine avec une de ces tombes mystérieuses que les Touareg ne respectent pas comme celles de leur religion, et dont ils ne s'approchent qu'avec une terreur secrète. Tombes d'ancêtres, apparemment, mais les « chouahed » seuls, les deux pierres opposées de toute tombe musulmane, les rassurent.

La tente d'Ouksem, spacieuse et basse, est faite suivant la règle, de peaux de chèvres et de moutons cousues ensemble et teintées de rouge ; un entourage de nattes la complète. A terre et pour nous faire honneur, des peaux et des tentures rouges. Des sacs de cuir décorés, du Soudan, pendus aux bois de la tente, sont tout le mobilier.

Ouksem est assis aux côtés de sa femme, négresse à la face assez régulière ; autour d'elle, nus comme vers, s'agitent quatre négrillons, ses fils. Le plus jeune, familier et amusant, vient sur moi sans timidité et me témoigne une grande confiance. Le charme des petits enfants n'a ni couleur, ni race, n'est-ce pas ? et celui-ci me ravit.

Ouksem fait monter devant nous un lit

Soudanais en bois de « teborak » ouvré de dessins au feu, lit qui passe pour touarègue et dont les nomades du Hoggar ne se servent jamais. C'est un objet de luxe qu'il est bon de montrer et dont les pièces grossières sont appuyées à la tente, pendant que ses occupants dorment sur le sable ou sur une natte.

Nuit tranquille et froide au pied des rochers de la berge, en face du piton Tassendi.

Au Campement d'Akhamouk

Mercredi 14 mars.

Départ tardif, auquel Ouksem et ses amis assistent, en nous mitraillant de « bel àfia » joyeux ; joyeux, peut-être parce que nous partons.

Nous remontons toujours dans l'Oued Tamanrasset, précédés du chant de route du guide Targui. Quelques modulations rappellent les chants kabyles, mais avec plus d'âpreté, de simplicité et des dissonances qui ne sont pas sans charme. Le Targui chante vo-

lontiers « dans le masque », la bouche fermée et certains airs rappellent le chant grégorien.

Le sentier grimpe sur un grand plateau élevé et circulaire couvert de pierres volcaniques noires. L'air est vif et la vue s'étend sur toute la Koudia dont les sommets ne paraissent plus très hauts, car nous devons être nous-mêmes, aux environs de 2.000 mètres.

Comme nous les avions vues de Tit, ces pointes de la chaîne sont séparées les unes des autres, avec leurs mêmes formes étranges: aiguilles, tables, coupoles et basiliques, dépassées par le piton aigu et mince de l'Ilaman et le dos arrondi du Tahat.

On contourne pendant deux heures le bloc colossal à colonnade, de l'Akarakar tout proche, et on aperçoit à la fin de la matinée, dans un large oued en contre-bas, le campement d'Akhamouk où nous devons séjourner quelque temps.

L'Amenokal et les notables viennent à notre rencontre. Nous faisons baraquer nos bêtes. Salams, « la bass », frôlement lent des mains à la mode des Touareg, le seul salut qu'ils emploient entre eux, excluant le bai-

ser de la tête, de la main ou de l'épaule, des musulmans du Nord.

Pendant que les Touareg, assis au milieu de la plaine, devisent, les femmes montent nos tentes.

Le campement de l'Aménokal est installé dans une large poche d'oued formant vallée entre deux traînées ininterrompues de blocs de granit. Au Sud, tout un système montagneux interposé entre le plateau de Tamanrasset et l'Atakor. A l'Ouest la curieuse masse de l'Akarakar qui, arasé à bonne hauteur, avec sa cannelure et ses colonnes basaltiques, fait penser à quelque Colisée géant. A l'Est et au Nord, la vue est arrêtée par la muraille de granits ou de légères collines de dislocation qui ressemblent à d'énormes tumuli préislamiques.

Vingt-trois tentes à peu près semblables à celle d'Ouksem ou plus petites, sont dispersées dans la vallée.

Dans le voisinage des tentes se dressent des abris minuscules pour les nègres, esclaves ou libres. Ils sont faits de quelque mauvaise tenture de couleur (car les nègres n'ont pas droit aux peaux de chèvres ou de moutons), que complète en bas une natte, se prolongeant

sur les côtés, en avant de la tente. Il n'est pas rare de voir de modestes réduits, larges et profonds de moins de deux mètres et qui ne contiennent que quelques pots en bois, être le domicile régulier de six à huit personnes. Logement conventionnel si l'on veut, car les gens se servent beaucoup de la vie en plein air. On pense à Diogène et on trouve qu'il était bien au large.

Quelques hommes manquent à la tribu, partis en contre-rezou avec nos méharistes. Les femmes paraissent d'autant plus nombreuses. Par groupes de deux ou trois, elles cheminent lentement dans les intervalles des tentes, vêtues de longues « habaya » alternativement blanches et bleu foncé, traînant sur le sol, recouvertes du voile bleu indigo. Elles ont une impressionnante allure de religieuses occidentales ; certaines, jeunes et minces, rappellent des statuettes de Tanagra.

Nous sommes conviés à boire le thé chez Akhamouk. Il nous reçoit dans sa vaste tente, encombrée, au fond, de selles, de tapis roulés, de couvertures et d'énormes sacs soudanais en peau.

Dans son atmosphère, l'Amenokal revêt plus de dignité qu'à Tamanrasset. Pourtant

il daigne préparer lui-même le thé qui va nous être offert. Il le fait suivant le rite consacré, en versant plusieurs fois l'infusion parfumée dans les petits verres pour en vérifier la couleur. Dès qu'elle est ambrée, il fait circuler.

Peu à peu la cour s'est réunie : famille. amis, notables ; ce qui représente pour nous un nombre respectable de « la bass » et de frôlements de mains.

Lalla Thamellalt, la femme de l'Aménokal, enroule près de nous, des laines multicolores pour un de ces énormes ornements de la selle de Targuia. C'est une femme assez jeune, la deuxième d'Akhamouk, à la figure pleine, d'un bel ovale, avec une bouche petite et les lèvres finement dessinées. Malheureusement déjà très obèse, elle reproduit, en se levant et se baissant, mains à terre. les mouvements décomposés du chameau que l'on fait se dresser ou baraquer.

Arrivent successivement le Khalifa Sidi ag Chebbab, Dacine, la sœur d'Akhamouk, puis d'autres parents. On fait cercle.

Sidi ag Cheddab, déjà vu à Tamanrasset où il accompagnait l'Aménokal, est un grand diable qui a de la race et sans doute autant de rouerie et de duplicité sournoise, car s'il

nous prodigue maintenant les « la bass » pleins de cordialité joviale et des frottements de mains dix fois par jour, il était, avant le combat de Tit où il fut blessé, parmi nos pires ennemis.

Dacine, que je chercherai à revoir pendant notre séjour, Dacine, la poétesse du Hoggar, dont la beauté, l'intelligence et la culture animèrent les « ahals » (dit-on) et la littérature que nous ont transmise MM. Haardt et Audroin-Dubreuil et aussi Madame Maraval-Bertoin, après le Père de Foucault, est une femme de quarante-cinq à quarante-huit ans, très grosse, ne parlant pas et boîtant bas.

Un dessin rehaussé de couleurs que le peintre P. E. Dubois vient de faire d'une jeune fille noble, Chelifa, a un vif succès de curiosité. On tourne la feuille dans tous les sens avant de reconnaître le bon ; l'identification est discutée ; en fin de compte, on se met d'accord pour déclarer que la seule pratique d'examen possible, consiste à tenir le portrait renversé sur le côté.

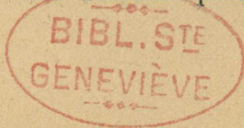
Le soleil termine sa course et descend derdière l'Akarakar. Les heures chaudes ont

passé, qui tiennent les gens à l'ombre des tentes ouvertes, dans le sommeil ou l'immobilité. La plaine s'anime. Des Touareg traversent le campement, silhouettes rigides et voilées ; des femmes accroupies, isolées, causent avant la nuit, puis s'en vont, graves et lentes, la clef de dessin compliqué en acier brillant, se balançant sur le corps sombre. Les chiens fauves se battent ; les troupeaux rentrent, les chèvres innombrables piquant leur tache noire sur les granits des abords, les chameaux se hâtant, en longues files silencieuses, dans le crépuscule indécis.

Jeudi 15 mars.

Il me faudra beaucoup de patience, d'astuce et de diplomatie, aidées de thé, de sucre et de parfum, pour obtenir quelques mensurations. Cette pratique semble jugée par les Touareg une œuvre diabolique, compromettante et dangereuse. Ils ne manifestent quelqu'intérêt pour ce qui vous préoccupe, que si on les accable de cadeaux et si on les abreuve de thé toute la journée.

La situation, je le sens, sera vite un peu difficile pour des scientifiques Français qui



apportent avant toutes choses, leur désir de documentation, ce qui est une matière pauvre, surtout pour des gens du Hoggar, alors que des missions étrangères récentes, et les américaines plus que toutes les autres, naturellement, comblèrent les gens de dons en espèces et d'objets de prix.

Il y a dans leurs rapports avec nous, au moins de la part de certains, maintenant que l'heure des présents est passée, ne laissant que déception, une froideur, un dédain visibles et il ne faut pas les harceler longtemps pour voir s'allumer dans leurs regards une flamme sans bienveillance.

Je ne peux compter comme cadeaux populaires, les vingt couteaux, les trois jumelles, les quelques flacons de parfum et les quelques lunettes noires, pacotille emportée à leur intention, qu'une erreur, à Tamanrasset, nous fit confier à Akhamouk et à ses deux amis, Sidi ag Cheddab et Ouksem, pour les distribuer dans leurs campements... La pacotille a été « étouffée » par les grands, et les petits n'ont pas eu connaissance de nos libéralités.

Il apparaîtra que la littérature s'est fortement excitée sur la noblesse, la vertu et le

désintéressement tout occupé de poésie, des nobles du Hoggar.

A midi, quelques coups de feu lointains éclatent, secouant la torpeur du campement, car tous ont compris.

Très vite, tout le monde est hors des tentes, les youyous des négresses s'aiguisent et — chose infiniment rare — le tobol de guerre et de commandement, retentit, pendant que sur la petite crête du Sud, se profilent sur le ciel pâle cinq belles silhouettes de Touareg, droits sur leurs mehara. Ce sont les guerriers Kel R'ela qui reviennent du contre-rezzou.

Pendant que tous se précipitent, les Touareg dévalent au grand trot de leurs bêtes, vers les tentes, les arrêtent brusquement et sautent à terre dans l'enthousiasme et les cris des femmes et des enfants. C'est ensuite la marche en groupe délirant, vers la tente de l'Amenokal où les hommes s'engouffrent.

La scène a un caractère très vivant et une certaine grandeur. Elle n'a plus l'occasion de se renouveler souvent depuis que le Hoggar est pacifié, que les rezzou ont disparu du do-

maine de l'activité des Touareg, et qui même. étaient tout ce domaine.

Leur situation politique nouvelle de ralliés à l'influence française qui leur a soustrait les ressources du pillage et de la chasse aux esclaves, la seule qu'ils aient jamais connue, les a plongés dans une inaction hébétée dont ils ne me confient pas les réflexions muettes, mais qui ne sont probablement pas à notre avantage.

Les nobles regardent tout travail comme dégradant. Le seul que j'aie vu se servir de ses main est cet Ikadaïen rencontré à In-Amgel, au milieu des hartani. Il avait probablement, pour le travail de la terre, une attirance due à son atavisme de métis.

Sauf ces rares exceptions les Ihaggaren vivent paresseusement. Les journées sont pour les vaines conversations autour du verre de thé, ou le sommeil ; les nuits, quand ils n'ont pas encore vieillis, pour l'ahal.

Cette race forte vouée au rude entraînement de la guerre permanente et de la « route » dans les conditions les plus dures, qui avait su garder par ce genre de vie, autant que par sélection aristocratique, des caractères physiques les plus heureux que puisse of-

frir une race humaine et que l'on rencontre encore souvent chez eux, cette race ne peut qu'être rapidement amoindrie par ce changement brusque dans son existence. Et je compte que d'autres facteurs vont concourir à sa déchéance : la consanguinité, le métissage, l'insuffisance de la natalité, l'appauvrissement.

Vers 4 heures, une audition de phono est organisée par les soins de R. Toutes les femmes nobles arrivent et se groupent, accroupies sous la tente ou en avant de celle-ci. Quelques belles poses et deux ou trois figures agréables ; les jeunes femmes cousent silencieusement.

En général, le visage a quelques distinction, mais peu de vie. Les caractères de race sont très accusés : pommettes saillantes, nez aquilin, menton étroit. Deux fausses notes regrettables : la patine artificielle et jamais lavée imposée à la peau de la figure et des bras par le bleu du voile, et le crachement continu par le coin des lèvres, en jet roide qui se pose n'importe où. Cette dernière imperfection est due à la chique qui roule sur les gencives. Car toutes, femmes et jeunes filles, semblent priser fort — si on peut dire — cette horrible

petite chique, faite de côtes de tabac pulvérisées et de cendre d'une salsolacée riche en potasse.

Il y a là quelques jolies filles et l'on voudrait bien pouvoir leur dire que cette habitude ne leur donne aucune séduction. Il est vrai que ceci est peut-être au goût de ceux qu'elles doivent séduire, le nôtre compte peu pour elles, j'imagine.

Le temps est orageux, la nuit tombe, très obscure. Terrible bataille de chiens, quartier contre quartier. Heureusement pour les missions, les chiens seuls sont restés agressifs. Quand se produit une incursion d'un groupe de ces animaux, d'ordinaire assez pacifiques, dans une partie du camp qui leur est étrangère, c'est un assaut terrible des chiens du quartier envahi, aidés des voisins. La lutte est dure, c'est un vacarme d'épouvante et seule la fuite des envahisseurs fait cesser le tumulte.

Le retour inattendu et précoce des hommes lancés à la poursuite du rezzou étant une joie pour toute la tribu, on a décidé immédiatement, malgré le deuil de trois jours dû à la mort lointaine d'un parent de Sidi

ag Cheddab, qu'il y aurait « ahal » ce soir.

Avec quelle curiosité alerte, le repas du soir terminé, nous nous sommes précipités vers la tente où devait se tenir l'ahal et de laquelle s'exhalait déjà, dans le calme d'une nuit piquée d'étoiles brillantes, le son chevrotant de l'amzad.

Dans les deux ou trois cents mètres que nous devons parcourir, je repasse en ma mémoire toutes les descriptions capables d'exciter les curiosités civilisées les plus rebelles. Poésie, mélodie, galanterie spirituelle, cour d'amour et propos subtils, élévation de pensée et exaltation du courage, tout cela roule dans ma tête en forces enivrées — Pensez donc, au centre du grand désert ! — qui me poussent plus vite.

Or voici :

Quelques hommes hermétiquement voilés et trois femmes dévoilées sont assis en cercle autour d'un feu médiocre, dans un petit enclos de nattes, attenant à la tente. L'intérêt est naturellement centré, dès l'abord, sur la joueuse d'amz'ad. C'est une grande fille maigre, qui m'avait parue très triste au cours de l'après-midi et qui se montre ce soir d'une gaîté assez constante, cou-

pée par de courts instants de rêverie. Quelques-unes de ses attitudes sont attirantes de grâce sauvage et son regard sombre les souligne tragiquement.

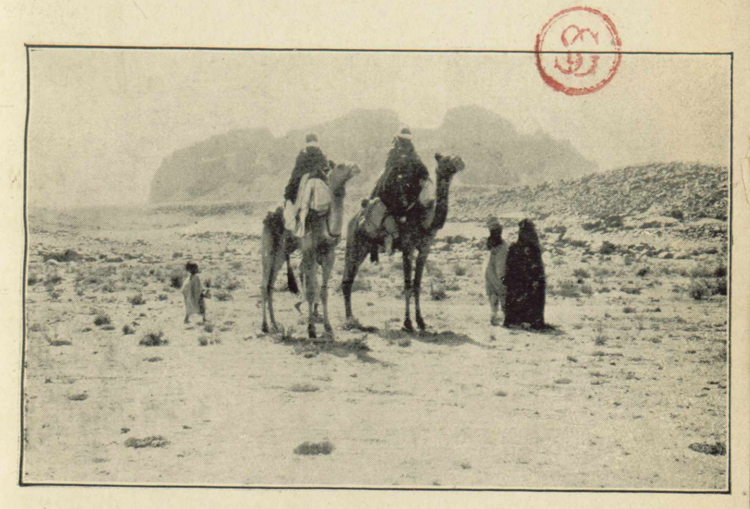
L'amz'ad, violon curieux qu'elle tient sur ses genoux ployés, est fait d'une forte calebasse parfaitement hémisphérique couverte d'une peau percée de deux trous assez larges. Une seule corde de crins de cheval tressés est tendue sur un chevalet fait d'une petite branche en fourche. L'archet est un bois fortement incurvé, avec une corde de crins tordus également. Les doigts de la main gauche agissent sur le haut de la corde et modifient les sons obtenus par le frottement de l'archet.

L'entourage est silencieux et en apparence immobile. En apparence seulement, car on devine sans peine que, sous les vêtements amples, les trois jeunes seigneurs voilés sont un peu pressants et sans aucune jalousie les uns des autres, pour une jeune métis aux yeux vifs et aux traits grossiers, mais assez plaisants, qui est une fille du défunt Aménokal, Moussa ag Amastane.

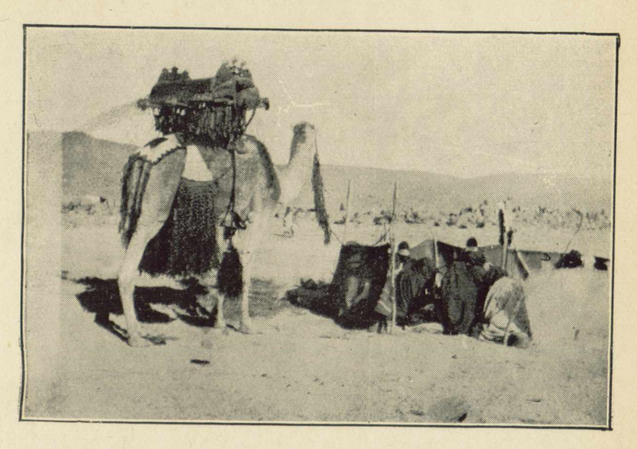
Après deux heures de ce spectacle assez monotone et à peine licencieux, mais pas



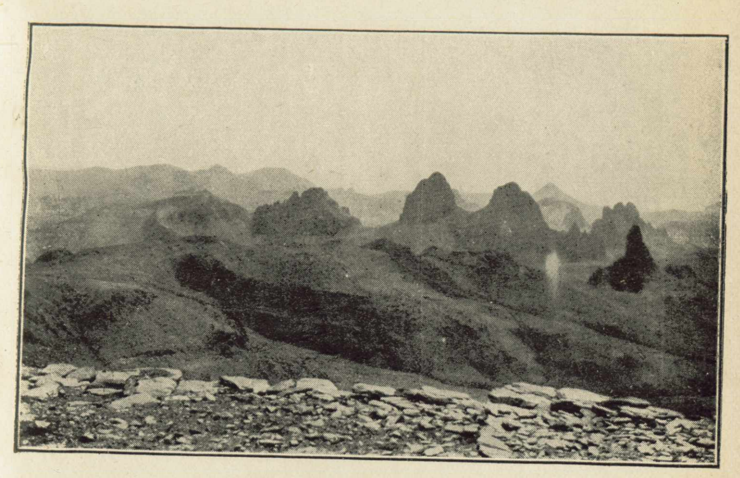
Tihit, la joueuse d'amz'ad.



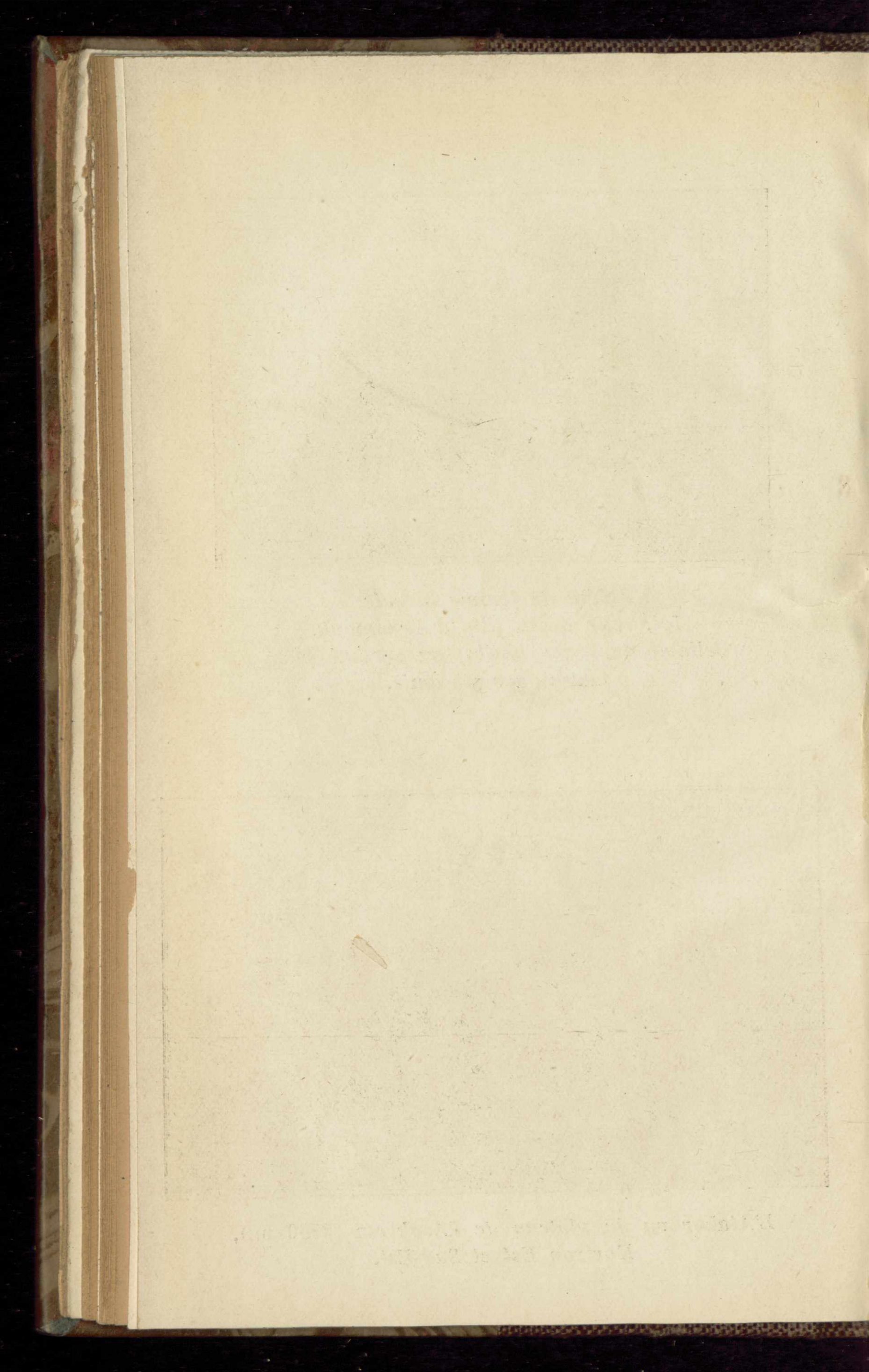
Retour du contre-rezzou. Au loin, l'Akarakar.



Rah'la de femme targuie.
Ici, celle de la fille d'Akhamouk.
Celle-ci dans ses voiles, au second plan,
cause avec ses amis.



L'Atakor vu du plateau de l'Asekrem (2700 m.),
Horizon Est et Sud-Est.



du tout poétique, nous quittons Tihit, son amz'ad et ses invités. Le sable du retour boit nos vitupérations et notre mépris pour toute la littérature qui a fraudé l'ahal. A moins que nous soyons tombés sur une réunion triste et sans art, exceptionnellement. Nous verrons bien, il y en aura d'autres. Et nous nous glissons sous nos tentes basses en rougissant un peu plus notre dos horizontal au frottement des peaux mal teintes.

Vendredi 16 mars.

J'ai pu, grâce à la complaisance amicale de F., qui a pris le prétexte d'un examen d'yeux, pratiquer les mensurations de la tête d'Akhamouk. Elles devaient transposer en chiffres, des caractères que l'observation directe interprétait déjà dans le sens d'un métissage.

L'Aménokal paraît bien un peu surpris qu'il faille tant de compas et de mesures pour préparer l'achat de lunettes, surpris davantage encore, qu'il faille des calculs sur le crâne, sur la face, sur le nez, mais il ne dit rien — il a l'esprit décidément très po-

litique — et se laisse faire avec beaucoup de bienveillance. Il est d'ailleurs caché aux regards de son peuple, car j'opère dans la tente de F.

Akhamouk m'a, jusqu'ici, paru être le plus accueillant, le plus gai et le plus intelligent des Touareg rencontrés et ils sont nombreux. Mais il n'en est pas de même de son fils Baï, un fier jeune homme de belle allure, qui promène dans le campement, depuis cette arrivée sensationnelle d'hier, sa haute taille élégante enveloppée dans une pièce de cotonnade rayée blanc et rouge. Il est naturellement renseigné sur la pratique visible de l'anthropométrie. Aussi, non seulement il oppose un refus catégorique à ma demande, mais il y ajoute une façon de me toiser d'un air de méfiance et d'hostilité qui ne me pousse ni à insister, ni à lui danser le pas de la séduction. En voilà un qui ne va pas me faire des adeptes de l'ethnographie physique parmi les nobles du Hoggar. Ses deux compagnons, jeunes aussi, et d'un très beau type, s'esquivent avec la même vivacité.

L'un de ces derniers paraît avoir saisi pourtant, la mesure des concessions compa-

tibles avec la noblesse d'un Targui, car il offre au peintre P. E. Dubois de poser pour une étude, à raison de trois francs par séance. C'est sans prétention.

Jolie vision, dans une tente, d'une jeune femme assise à la mode orientale, tenant son petit enfant dans ses bras. Sous le voile bleu brillant, à grands plis rigides, elle a la grâce immobile et souriante d'une madone « con il bambino » des toiles italiennes du quattro cento.

Deuxième séance de phono devant notre tente même, dès que le soleil a décliné. Auditeurs et auditrices sont moins nombreux qu'hier. Tous s'installent et le thé circule, à la grande joie de la vieille Tabahaout oult Orzik, qui, au cours de la séance précédente, ne cessa de se lamenter en réclamant « la taï ».

Parmi les jeunes filles, Tioudit, en dépit d'une certaine sécheresse de modelé, a une figure aimable et d'un charme attirant, avec un nez court et relevé, des yeux vifs et rieurs et des lèvres minces qui ne cessent de s'entr'ouvrir pour expulser le jet de salive.

Baï, le beau Baï, le hautain fils d'Akhamouk, est là aussi, rigide, silencieux, strictement voilé ; le voile de tête laisse émerger une très belle chevelure ondulée et noire qui pousse librement ; il dépasse en bas la partie inférieure qui recouvre la bouche et le nez, de sorte que l'on n'aperçoit absolument rien du visage et que le targui ne peut voir que par une fente dirigée en bas.

Vers cinq heures, seules, quelques femmes dont Chedima et la jolie Tioudit, s'écartent pour la prière de l'après-midi. Les hommes ne bougent pas ; peut-être, comme on l'a dit, parce qu'il est malséant de faire la prière devant les femmes, mais, plutôt, parce que leur zèle religieux est bien mince. La raison de la gêne devant les femmes pour certaines inflexions du corps dans la prière, raison rapportée par Benhazera, ne semble pas tenir beaucoup... car ils n'ont se placer derrière elles.

Pendant toute la séance, la vieille Tabahaout gratte discrètement son amz'ad et avale un nombre considérable de verres de thé, râflant ceux de ses voisines, lorsqu'elle n'a plus rien devant elle.

Au repas du soir, nous recevons la visite de Litni, le deuxième khalifa d'Akhamouk, qui est rentré du contre-rezzou, dans la journée. Celui-là est noble, bien que nègre parfait, ce qui ne l'empêche pas d'être, dit-on, le personnage le plus considérable et le plus écouté des Kel R'ela après l'Aménokal. C'est un exemple incertain du dommage ethnique que peut causer la filiation utérine à la caste noble, car le produit nègre d'un nègre, même s'il l'est très peu, et d'une fille noble, est noble. « Le ventre de la mère teint l'enfant ».

Dans le cas de Litni, il n'y a pas sans doute la filiation toute seule; peut-être n'a-t-elle jamais joué, car il est de notoriété que ce nègre authentique fut anobli par Moussa ag Amstane pour sa vaillance et ses qualités.

Litni nous raconte brièvement la poursuite infructueuse du rezzou des gens du Rio de Oro. Ils ont erré trente et un jours sans relever de « medjebed » (piste) intéressant. Ils sont arrivés un soir, les outres complètement vides, en un point où ils comptaient trouver de l'eau. Il n'y avait rien. Il a fallu creuser un puits sur place sous peine de désastre. Cent hommes à

abreuver. Ils ont trouvé de l'eau. Episode fréquent de la vie saharienne, surtout en opération militaire rapide.

Samedi 17 mars.

Essayé en vain, en compagnie de F., l'ascension de l'Akarakar. Démunis de corde et de crochets, nous sommes dans l'obligation d'y renoncer. Du pied des orgues de basalte où nous nous arrêtons, beau panorama des montagnes de l'Atakor, pittoresques, fantaisistes et un peu incohérentes.

Je suis, l'après-midi, sur le chemin du retour d'un goumier amrid. Accueil familial d'une simplicité plus que discrète. Les enfants sont les premiers près de lui et il les hisse sur son méhari. Sa femme arrive à son tour, se pressant à peine et suivie d'un agneau familier. Pas d'effusions ; peu de paroles, à voix lente et basse. La main frôlée à la mode targuie. C'est tout.

Le retour du contre-rezzou par petits groupes ou meharistes isolés, a introduit dans le campement sept ou huit hommes jeunes qui se pavanent de tente en tente avec leurs plus beaux vêtements, mais sévère-

ment voilés à la façon de Baï et qui passent près de nous, silencieux et distants.

Sauf Akhamouk, quelques vieux nobles et les femmes qui sourient volontiers — qu'y a-t-il derrière ces sourires ? — personne ne semble particulièrement apprécier notre séjour ici.

A la tombée du jour, promenade dans les environs nord du campement, direction de l'oued. Paysage de dévastation et d'aridité absolue. Amoncellements de blocs granitiques énormes, quelques-uns fendus comme des grenades mûres. Montagnes en dislocation, effritement de l'érosion, bouleversement des éboulis et des tremblements de terre, chaos, désolation.

Au retour, la paix du soir dans l'oued subitement élargi. Les troupeaux rentrent; hors des zeribas, les négresses pilent le bechna pour le repas du soir.

Au centre du camp, la femme d'Akhamouk fait sa prière du soir, pendant que l'Aménokal tient sa dernière heure de conseil sous sa tente ouverte vers le Sud, sur un horizon de montagnes découpées en jeu de patience.

Vu de l'extérieur, quel beau tableau d'une vie pastorale barbare figée depuis des siècles ! Pour l'exalter, un paysage nu, simple, lumineux et vaste. Quelques notes colorées se différencient du sol clair : le rouge des tentes, le pointillé noir et dansant des troupeaux et des négrillons, les voiles bleus des femmes, et les dessins grotesques des mehara blancs juchés sur les crêtes voisines.

La nuit glisse rapidement, les cris se taisent, les feux s'allument devant les tentes, ces feux qui font bouillir l'eau du thé, cuisent le bechna et éclairent, seules lumières, toute la vie domestique nocturne.

Deuxième ahal. Nous arrivons en silence et drapés dans nos burnous, de façon à saisir la physionomie sincère de la réunion, où nous pouvons craindre avoir apporté la gêne, la première fois.

L'assemblée est beaucoup plus nombreuse qu'au premier : une vingtaine d'assistants. Dissimulés dans l'ombre, nous regardons avec stupeur ce groupe lugubre, dans l'éclairage misérable de quelques braises. On parle à voix basse entre de longs silences. C'est encore Tihit qui joue de

l'amz'ad. L'un de nous allume et plante une bougie dans le sable, au milieu du cercle. Est-ce la clarté plus gaie, est-ce notre présence reconnue, l'animation semble naître et grandir. Mais elle est due à peu près exclusivement à la jeune Tioudit dont j'avais remarqué hier la grâce sauvage et l'entrain.

Les jeunes filles qui sont là, sont toutes des premières familles de la tribu et nous n'apercevons ce soir aucun geste déplacé. Tout est correct, mais sans originalité, sans esprit, sans fantaisie. Les propos, traduits par Bel Aïd, ne sont que taquineries, boutades et récits des petits événements de la journée. Les attitudes et les expressions nous disent clairement que tout cela n'a rien d'une cour d'amour et de bel esprit. Très souvent, la scène prend de la gravité, devient languissante et morne.

Encore les femmes conservent-elles leur charme spontané de primitifs et rient volon tiers ; mais les hommes, en groupe serré, les corps immobiles et la face complètement voilée, ont quelque chose d'inquiétant et de stupide à la fois.

Je sais bien que si cette cérémonie se renouvelle ainsi chaque soir et depuis des

temps lointains avec la même conviction et le même attachement, il y a l'attrait de la présence de corps jeunes que la pudeur n'étrangle point. Mais il est possible, d'autre part, que ces « ahal » ne soient plus qu'une forme dégénérée d'autres réunions qui pouvaient avoir un caractère de force barbare. lorsque la vie n'était que combats, rudes épreuves, rapts, passions violentes de guerre et d'amour. Ils avaient, à ce moment, ces assistants de l'ahal, quelque chose à se dire. Mais maintenant, qu'ont-ils à se raconter de la banalité et du vide de leur existence ?

Nous essayons de trouver une explication en nous fondant dans l'obscurité qui enserre ces hommes et ces femmes fixant, immobiles, une bougie qui se consume, pendant que Chelifa ou Fati font grincer leur violon.

Dimanche 18 mars.

Je vais dans la tente de Litni, visiter sa jeune femme malade. Litni est un nègre, mais sa femme est blanche et nièce de Moussa ag Amastane. Malgré sa toux et sa fièvre.

elle chique et crache sans arrêt, du coin des lèvres et avec force, comme les « meqs » de Belleville, ou doucement, droit dans un petit trou creusé dans le sable et recouvert ensuite, comme font les chats pour autre chose.

Dans la tente de R., observé attentivement les deux jeunes hommes les plus fiers, les plus beaux et les plus élégants de la tribu : Baï, le fils d'Akhamouk et M'aghli ag Amayas, son fidèle ami.

M'aghli est d'une grande politesse, aimable et souriant. Baï, absorbé et dédaigneux, affecte de ne pas s'apercevoir de ma présence et continue de feuilleter un livre placé devant lui. M'aghli écrit en tafinar, lentement, péniblement, bien qu'il passe pour le plus instruit du campement.

Baï, décidément, paraît ne pas « m'encaisser » ; soit parce que l'homme des mensurations diaboliques lui semble particulièrement désagréable, soit parce que je lui rends, avec usure, son dédain. Il commence par me fixer sans bienveillance et de quel regard ! J'en fais autant et assez pour qu'il finisse par détourner ses yeux.

Il a ajouté à son litham un foulard de couleur, plié, qui lui entoure le front et le bas de la face. Je suis surpris de ne pas rencontrer chez lui la finesse et l'excellence dans les détails, du type targui que j'attendais. Le visage est un peu court, le nez légèrement aplati et bref, les yeux rapprochés et très foncés. Les cheveux sont pourtant ondulés Mais volontiers je me dis que le sang mêlé du père est encore plus visible sur le fils bien que l'ensemble soit très beau et puissant. La taille est splendide, la main forte et grande avec des doigts étonnants de longueur. La peau est plus noire, très nettement, que chez les autres Touareg. En somme, un de ces « grands félins » de Gautier qui sont bien capables d'en avoir, avec la puissance souple, la sournoise et silencieuse cruauté.

M'aghli, un peu moins grand, est aussi moins brun. Le visage est très long, les yeux écartés, les pommettes saillantes et le menton étroit. Le voile, par moments relâché, permet de voir un nez vigoureusement dessiné, haut, long, à pointe plongeante et aux narines obliques, un vrai nez targui. Quel regret de ne pouvoir relever ses caractères

anthropométriques. Je ne lui en veux pas, aux autres non plus. Ils ne sont pas tenus de saisir l'intérêt d'une pratique à laquelle je préfère sans hésitation, l'examen anatomique direct. Les chiffres ne sont, il me semble qu'une traduction à laquelle il ne faut demander que des schémas d'ensembles.

Dans l'après-midi, Akhamouk, Dacine, Sidi ag Cheddab, Litni viennent consulter F. et demander des médicaments.

Akhamouk fait soigner ses yeux. Il écoute les conseils médicaux, assis devant la tente, tenant son pied, dans sa pose habituelle du palabre et de l'attention. Des rires qui le secouent tout entier et des « Aïo » nombreux, émaillent le dialogue. Démons tration de l'emploi du compte-gouttes. Il écoute de toute sa force. Quand il a com pris, c'est un gros rire de satisfaction avec des « merci beaucoup » éclatants. C'est, avec « bonjour » toute sa connaissance du Français. Et c'est le seul Targui du camp qui en sache autant. Il goûte à l'iodure de potassium destiné à Dacine, fait une amusante grimace et ne finit plus de cracher.

Dacine a pu être assez jolie il y a quelque

vingt ans. Actuellement, c'est une grosse femme podagre, marchant à l'aide d'un long bâton. Elle parle très peu et du nez, prise constamment ; au demeurant, parfaitement abrutie. Dans quel triste état est celle que la littérature nous fait connaître comme une poétesse exquise, la plus belle femme, la plus aimée du Hoggar. Mais la littérature nous a fait connaître du Hoggar tellement de choses étranges, ô Monsieur Pierre Benoît !

Sidi ag Cheddab me rapporte, avec de grands discours et l'expression de la plus vive amitié, ma « rah'la », à laquelle il avait accepté de changer les contre-sanglons. C'est quinze francs, et les cuirs tressés ont l'air aussi mauvais que les précédents qui s'étaient rompus en cours de route.

Le coucher du soleil est saisissant. Des gerbes de nuages rouges au-dessus de l'Akarakar sombre et dentelé, ressemblent aux immenses flammes d'un incendie dévorant cet autre Colisée.

Avant le soir, Ouksem, arrivé hier, nous salue en regagnant son campement. Son

physique rondouillard et ventru n'a plus rien de grotesque sous les vêtements amples et son grand manteau largement ouvert sur la takammist bleu foncé. Il tient son mehari blanc par la longe et se laisse photographier avec complaisance, en compagnie de son neveu Hamma et de son ami Yaya ag Guebekri, rencontré déjà sous la tente d'Ouksem.

Après bien des difficultés et des pourparlers, R. a pu obtenir qu'un Targui coiffât le « takoumout », sorte de haut shako décoré de breloques d'argent et de chaînettes, que les Touareg avaient importé de R'hadamès et qu'ils ont complètement abandonné, comme ils ont abandonné le poignard de bras, la lance et le bouclier de peau d'antilope. Que pouvait tout cet arsenal décoratif et archaïque contre les carabines à répétition ? Ils l'on bien vu dès le combat de Tit.

Ils sont restés fidèles pourtant, à la « takouba », le sabre à lame étroite à deux tranchants que tous portent au flanc, nobles et imrad, et qui n'est plus qu'un symbole... en fer blanc, très souvent, car l'Aïr leur envoie l'article de bazar, juste aussi so-

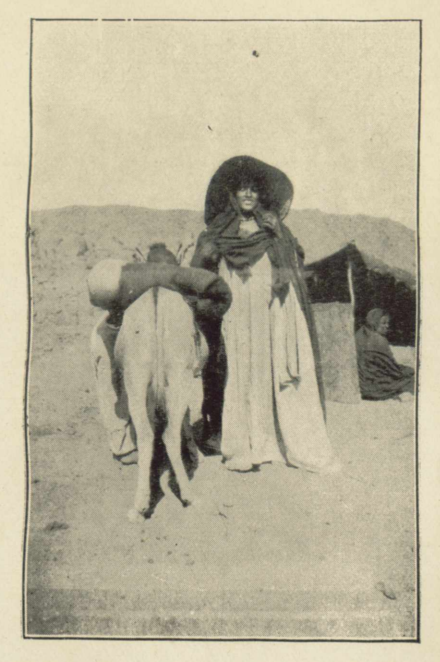
lide que doit être un symbole. Certains de nos sokrars du convoi, tiraient, de la main droite, leurs chameaux par la figure, tandis que la gauche était fièrement posée sur la poignée de la « takouba ».

Lundi 19 mars.

Fati, la fille d'Akhamouk, a bien voulu, ce matin, se laisser photographier sur sa selle d'Agadès. Elle avait, pour la circonstance, mis son voile le plus neuf, d'un bleu encore très foncé et décoré au milieu du dos, d'un large timbre au trait blanc portant en exergue : Guinée Française — Exportation. Cet ornement doit être très recherché, car il imite — pour les Touareg — les rosaces de broderie blanche qui se trouvent sur les takammist de prix. La selle sur laquelle elle s'installe très agilement, en poussant du pied le cou de son mehari pour le relever, est large, ornée de larges cabochons de cuivre argenté et ,tout autour, de minuscules sonnailles tintinnabulant au moindre mouvement du chameau. De très gros pompons plats, faits de torsades de laines multicolo-



Les préparatifs du départ.
Tihoudit accroupie, coiffée du « dol ».



Tihoudit, la charmante Targuia,
va se mettre en route.

res, pendent de chaque côté de la selle et un tapis blanc agrémenté de dessins soudanais repose sur la croupe du mehari.

La démonstration a lieu sous l'œil sévère du fiancé de Fati, qui surveille du haut de sa monture. C'est un Tedjehé-Mellet assidu depuis cinq ans, auprès de la jeune fille qui ne veut pas se décider. Son campement est dans la montagne, à plusieurs heures de marche et deux ou trois fois par semaine, depuis ces cinq années, il fait la route pour être à l'ahal avec celle qu'il aime.

Au cours d'une vérification de cuti-réaction faite par F., nous trouvons, sous une tente éloignée, dans l'obscurité à peu près complète, car l'ouverture de la tente avait été obturée, Moghnia, la fille de Moussa ag Amastane, et la jolie Tioudit. Contre elles sont vautrés trois longs jeunes seigneurs. On devise, mais dans quelle atmosphère ! Moghnia coud une pièce de cotonnade, Tioudit ne fait rien et les trois hommes font comme Tioudit.

Ne rien faire, absolument rien, est la préoccupation habituelle des hommes. Leur inaction n'a d'égale que celle des deux che-

vaux de l'Aménokal, les deux seuls chevaux du Hoggar, qui sont au piquet tous les jours de l'année et ne se déplacent qu'avec la tribu elle-même .

Les Touareg semblent avoir pris en haine tout ce qui est effort physique. Ils ne montent sur leur mehari que lorsqu'ils y sont obligés, ne font pas de sport, plus de courses, plus d'escrime, ne chassent pas. Ils dorment, flirtent et boivent du thé. C'est évidemment une formule très orientale, mais conserveront-ils ainsi le beau type ethnique fait pour l'action, les randonnées, la route dure, le désert hostile, type maintenu par eux aussi ? Je confesse que ce problème de race n'a pas l'air de les tourmenter beaucoup.

Baï chemine à petite distance de nos tentes. Naturellement pas le moindre signe d'amitié ou de politesse de cette jeune brute; mais il est admirable, sa haute taille drapée d'une étoffe bleue dont les plans flottent au vent et conduisait par la corde son grand mehari blanc.

Cette jeunesse qui passe toutes ses nuits à l'ahal, dort une grande partie du jour. A

dix heures du matin, Tihit, la joueuse d'amz'ad, allonge son long corps dans l'ombre de sa petite tente. On la réveille de la main. Elle découvre son visage, nous reconnaît sans sourire, articule avec peine un « la bass » languissant, s'allonge de nouveau et se rendort. Ainsi de tout le camp, filles et garçons.

Les vieilles Targuias sont l'âme encore vivante du vieux Hoggar. Leur figure creusée de rides, porte les signes de la race. Immobiles, le plus souvent dans ou devant leur tente, elles semblent plongées dans un rêve profond, à moins qu'elles soient tout simplement plongées dans une insensibilité abêtie. Quelques-unes, les moins âgées. filent le poil de chameau ou la laine qu'elles enroulent sur une petite broche en croix.

Tioudit et Moghnia, venues à la contre-visite des cuti-réactions, se tiennent à l'écart, accroupies et recroquevillées, l'une cachant l'autre, timides et apeurées. Je vais à elles et leur tends un fragment de chocolat qu'elles saisissent avec un geste d'enfant sauvage, avide et rapide, un sourire humble et gentil

Dans la tente de Rahma, la femme de Lit-

ni, je trouve la mère de Chedama et Chelifa, une Tebjehé-Mellet d'un très beau type. Elle veut bien se prêter à quelques mensurations, mais pouffe et se rasseoit quand je veux prendre le diamètre de son bassin. Après tout, beaucoup de nos Françaises en feraient peut-être autant. Elle sait lire et écrire l'arabe et le tifinar et reçoit avec joie quelques feuilles de papier blanc. Pendant la conversation — si on peut dire — elle roule dans les doigts de sa main droite le petit fuseau en croix.

Akhamouk est venu lui-même contrôler la présence des gens — ceux sur lesquels il a barre, les imrad et les nègres — à la séance de cuti-réactions. A son ordinaire, il est jovial, grand parleur et éclate de rire à chaque instant.

Il doit certainement administrer son « royaume » avec habileté et bonne humeur. Un roi d'Yvetot sur mehari. Tous, autour de lui, sont sévères, silencieux, sauf Litni et Sidi ag Cheddab. Et puis, vraiment, et malgré son ventre énorme, son physique est décoratif, barbare et fait impression.

L'après-midi, j'ai trouvé auprès de la malade, Rahma, ses deux amies Moghnia et

Tioudit. Elles sont en confiance, me connaissant maintenant. Elles me passent en revue. Mon chandail de laine excite leur admiration et un cache-col en tricot de soie les plonge dans une stupeur effrayée. Elles osent à peine le toucher et au contact, font un geste de recul comme s'il était électrisé. Elles n'avaient jamais vu de soie. La nouveauté les séduit et les inquiète à la fois.

Nous sommes conviés à un ahal donné en notre honneur, nous réservant celui de fournir le thé.

L'assistance est sensiblement la même que celle de la dernière « réunion » musisale, comme dit la Littérature, mais, intentionnellement sans doute, l'animation est plus grande. Je ne doute d'ailleurs pas que la partie féminine suffise à la justifier.

Tioudit, la Berbère charmante, Chadema et Chelifa, les deux sœurs, jolies, mais le visage figé et Fati, la robuste fille d'Akhamouk, et Moghnia, la métisse admirée, toutes sont là dans leurs atours qui ne diffèrent guère, d'ailleurs, de leur mise ordinaire. Quelques notes imprévues.

Chedema et Chelifa, qui ont le visage plus clair que les autres, sont terriblement

fardées. Noir et bleu pour les yeux, ocres jaune et rouge pour la figure; elles sont « pastellisées » jusqu'à l'indiscrétion. Le regrettable, c'est que leurs traits adoucis et un peu mous, n'ont rien du rude caractère berbère et on préférerait toutes ces couleurs brutales sur une face plus expressive et même très barbare.

Comme la femme targuie — pas plus l'homme — ne se lave jamais, seuls le vent et son compagnon le sable sont chargés du ravalement, après essuyage, de ces figures ocrées, comme ils opèrent le nettoyage « à sec » de tout tégument, poilu ou non, blanc ou noir, humain ou animal vivant au Hoggar.

Il faut croire que l'opération est suffisante, car j'ai pu remarquer que les gens ne sont pas particulièrement sales. Ils sont même, sur leur peau et sur leurs vêtements, plus propres que les Arabes, les Kabyles ou que les latins misérables de l'Afrique du Nord et ne sentent jamais mauvais. Comme je suis ici pour observer et étudier, j'ai poussé mon enquête jusqu'aux bêtes. Chameaux, ânes, chiens, chèvres ont le pelage toujours très propre et sans odeur. Le cha-

meau, en particulier, ne commence à exhaler son relent désagréable que lorsqu'il quitte les plateaux élevés ou la région montagneuse pour descendre dans les vallées humides et abritées du vent.

Cette explication donnée, je reviens à l'ahal. Tioudit aussi est insolite ce soir. Elle est également fardée à l'ocre pâle, décolletée, coiffée avec une raie sur le côté, et elle porte un collier qui n'a rien de berbère. Quelle nuit de perdition se prépare.

Du côté hommes : Baï, Mag'hli, et d'autres seigneurs voilés et mystérieux qui ont dans la clarté dansante du foyer des silhouettes sinistres.

Les joueuses d'amz'ad sont moins virtuoses que la maigre Tihit qui manque ce soir. Le caractère ostensible de la réunion est une gaîté qui paraît un peu forcée et le goût des plaisanteries salées et même obscènes, Serait-ce en notre honneur aussi ?

Un d'entre nous, en manière de plaisanterie, répète, sans les comprendre, les paroles qui lui sont soufflées par un assistant facétieux, son voisin. Le jeu dure longtemps et déchaîne des rires délirants. Les jeunes filles y prennent largement part. Or, il s'agissait

de grossièretés sans esprit, que nous traduisait l'interprète Bel-Aïd. Baï lui-même, jusqu'alors si distant et arrogant, rit comme une petite folle et tout le premier, quand ces insanités s'adressent à l'aimable Fati, sa sœur.

Mag'hli et Tioudit, qui sont bien près l'une de l'autre ce soir, remarquent mon silence et Mag'hli me dit sentencieusement : « le silence et le sommeil sont comme la mort ». Ce fut toute la poésie de la soirée, et j'estimai que Mag'hli n'avait dû déterminer aucun dégât dans ses circonvolutions en me décochant ce trait.

Certes, cette assemblée, autour d'un feu modeste, de jolies filles tantôt graves et tantôt rieuses, et d'hommes d'une race si haute de taille, enfermés dans leurs vêtements sombres, avait un pittoresque étrange, beaucoup de caractère. Comment ne le reconnaîtrait-on pas ? Mais il y a autre chose que je croyais, qu'on nous a fait croire, et dont j'ai encore vainement attendu la manifestation ce soir : le caractère « intérieur » de l'ahal, sa tradition de poésie et de délicatesse, le signe de détente dans les plaisirs de

l'esprit ,des épreuves physiques si rudes de la vie nomade guerrière.

La tenue n'y était pas irréprochable. Des groupes se serraient de fort près et les nez rapprochés. sans se toucher, échangeaient en reniflements, les baisers à la mode targuie. L'impassibilité apparente des corps et les amples vêtements permettaient à la Pudeur de s'intéresser à l'amz'ad et aux attitudes individuelles, sans être dans l'obligation de se voiler aussi la face.

J'ai quelque chagrin d'écrire cette note; la déception est grande une fois de plus. Mais elle ne vaut, et avec une expérimentation suffisante je crois, que pour l'état actuel de l'ahal et de la mentalité des jeunes Touareg, hommes et femmes. Comment ne pas croire avec le Père de Foucault, avec Benhazera et avec le capitaine Lehuraux, je cite parmi ceux qui ont vécu avec les Touareg, qu'il y a eu vraiment une poésie de l'ahal et de la vie des gens du Hoggar.

Il est d'ailleurs facile de remarquer que tous les chants et tous les poèmes ont été créés en l'honneur de personnages disparus depuis assez longtemps ou devenus bien vieux : les Moussa ag Amastane, les Aflan

ag Doua, les Sidi ag Cheddab (celui-ci a-t-il pu jamais être effleuré par la poésie ?) Akhamouk. Enfin, la lumière de tout ce lyrisme disparu, Dacine, la reine des ahals, la meilleure joueuse d'amz'ad, la plus jolie fille du Hoggar et la plus aimée (du moins ce sont les poésies qui nous l'apprennent). n'est-elle pas devenue une loque claudicante, bafouillante et abrutie ? Sa déchéance semble rythmer celle du lyrisme targui. Elle en reste le symbole le plus cruel après en avoir été la fleur éclatante.

Mais si toute cette mousse légère de l'ahal. cette tradition de ménestrels sahariens s'est perdue dans l'air fluide du Hoggar, il reste la brûlante et inquiétante question des effets produits par ces rapprochements de plusieurs heures chaque jour ou plutôt chaque nuit, entre hommes célébataires ou mariés et les jeunes filles des campements. Je pense que l'arrangement est le plus simple du monde, grâce à « l'asri » : la liberté absolue de la jeune fille, grâce à l'absence totale de toute jalousie rétrospective, et à la complaisance irréductible des familles. Mais ce code spécial des convenances n'empêche pas les résultats physiologiques qui semblent diffi-

lement évitables. Gautier admet qu'une pratique d'hygiène et l'usage d'un instrument que l'on trouve facilement dans les tentes, dit-il, garantissent la jeune fille de tout risque. Je n'ai pas rencontré l'instrument dont parle Gautier, mais je serais assez tenté de croire qu'il existe des spécialistes, matrones noires probablement, de l'opération libératrice et que la jeune fille qui enfourche son petit âne gris pour aller à Tamanrasset n'y va pas pour acheter des aiguilles. Le Père de Foucault, qui envisage la question quelque part, adopte, après enquête, une version tout à fait plausible aussi, mais que je ne saurais traduire ici.

Tout ceci a, me semble-t-il, des conséquences assez graves touchant la natalité chez les nobles, qui est nettement déficiente. Dans la tribu des Kel R'ela, 12 nobles célibataires ont dépassé 30 ans, 17 nobles mariés ont en tout 20 enfants. Tout en faisant la part de la mortalité infantile, qui n'est pas considérable m'a-t-on dit, je ne doute pas que les pratiques auxquelles s'est habituée la jeune fille, soit qu'elles entraînent des tares pathologiques, soit quelles deviennent des habitudes restrictives conti-

nuées au cours de la vie conjugale, jouent un rôle dans l'abaissement de la natalité chez les Ihaggaren. Et, aveugles comme toujours et en toutes choses, ils ne voient pas le grave danger qui les menace.

Mercredi 21 mars.

Préparatifs de route dès le réveil et qu'une scène charmante d'une simplicité primitive vient distraire : le départ de la jolie Tioudit.

L'ahal d'hier avait été la consécration visible des tendres liens qui l'unissaient au beau Magh'li. Celui-ci a dû, au cours de la nuit, la décider d'aller vivre quelques jours de folie à Tamanrasset. Peut-être aussi était-ce pour un motif différent.

Mais ce matin même, délicieuse barbare dans ses longs voiles et sous son haut chapeau pointu à large bord, Tioudit se met en route. Son petit âne gris est près d'elle, harnaché d'un tapis gris rayé de rouge. Toutes les femmes du voisinage sont venues saluer la voyageuse. Elles l'accompagnent un instant et c'est une lente procession qui évoque sans trop d'imagination les fresques de Giotto à Sante-Croce de Florence. Tout

près de là, Maghli quitte le campement avec son blanc méhari, et accompagné lui aussi par ses amis.

Tioudit me dit adieu avec grâce et dignité et accepte avec plaisir le chocolat que je lui donne pour la route. Et les deux groupes glissent séparément et lentement vers le fond de la vallée.

A 3 heures, un dernier regard à l'Akarakar, la montagne familière et nous allons saluer Akhamouk, sa famille, les notables de son entourage. Lalla Thamellalt sait trouver des paroles et des gestes d'adieu très simples, cordiaux et empreints d'une certaine noblesse.

Piste difficile dans un site volcanique, noir de ses laves trouées comme des éponges, et égayé par les grappes mauves des mauricandias. Large horizon et vue sur l'Atakor : l'Asekrem en face de nous, le Tahat et l'Ilaman à notre gauche.

Au Pays de la Peur

Atakor

Jeudi 22 mars.

Lever du jour d'une grande pureté, après

une nuit froide en plein air, sur un petit plateau où soufflait un vent violent.

Nous sommes à 2.000 mètres. Ce premier jour de printemps est tout fleuri des fleurs violettes du mauricandia. Dès le début de l'étape, les contre-sanglons de ma rah'la, fournis par le verbeux Sidi ag Cheddab se rompent ensemble et je tombe rudement sur le sol, sableux fort heureusement, avec ma rah'la dont la croix est brisée. Je peste justement contre le khalifa et injustement contre tous les Touareg. Le nègre cuisinier Bambi me jette : « Pas avoir confiance Touareg, si eux des armes comme les Français, couper le cou à tous ici ». C'est peut-être vrai, après tout.

Nous accédons, dans le milieu de la matinée, à une large vallée dont les pentes sont mauves. Devant nous, tout près, vers le Nord, les découpures extravagantes de la Koudia, qu'il est impossible de rapprocher des montagnes qui nous sont familières, tellement est grande la fantaisie du modelé.

Aspects mêlés de cathédrales gothiques, de clochetons, de coupoles, de candélabres, de doigts gigantesques dirigés vers le ciel. Tout un panorama de sommets nus, déso-

lés, tragiques; mais le glacis à pente douce de cette architecture infernale est brusquement étalé en tapis fleuris et somptueux, sous les sculptures basaltiques dorées par le soleil.

Nous traversons par des défilés resserés, une première barrière rocheuse, pour suivre un oued fortement encaissé entre de hautes parois verticales. Quelques roches, à l'entrée et à la sortie, portent des caractères tifinar et des dessins d'animaux. Tout cela dans la sévérité du paysage prend facilement un air de diablerie et de mystère menaçant. Mais ces inscriptions et ces dessins rupestres marquent, au Hoggar, tous les points remarquables ou utiles pour le voyageur, simples indications d'itinéraires ou d'endroits dangereux. Ainsi des cols, des points d'eau, des gorges, redoutables, lorsque les oueds roulent ces crues subites qui sont la terreur des Touareg.

Après un arrêt vers midi, à la sortie de la gorge, nous reprenons la route à trois heures, continuant à remonter la pente rapide de l'oued Touroumout qui se dirige vers le pied de l'Asekrem. Une escale rocheuse difficile que nous faisons à pied, nous mène sur

un petit plateau adorablement fleuri et entouré de ce que l'érosion peut réaliser de plus fantastique.

Campement un peu en contre-bas du plateau, sur le bord de l'Oued Ti-n-tserin, à proximité de « l'abankor », où s'approvisionnait en eau le Père de Foucault, lorsqu'il habitait, en été, le petit ermitage que nous apercevons devant nous, sur le bord du plateau de l'Asekrem.

Nuit d'une complète sérénité dans le ciel et sur la terre. La plus parfaite idée que l'on puisse avoir du silence, dans ce paysage de destruction, où les rocs immenses se réduisent lentement en poussière, et que fuient à peu près tous les animaux vivant sur le sol ou dans les airs.

Vendredi 23 mars.

Dès le matin, nous montons à pied vers l'Asekrem. Une heure de route dans un sentier en lacets construit par le Père de Foucauld pour aller faire sa provision d'eau.

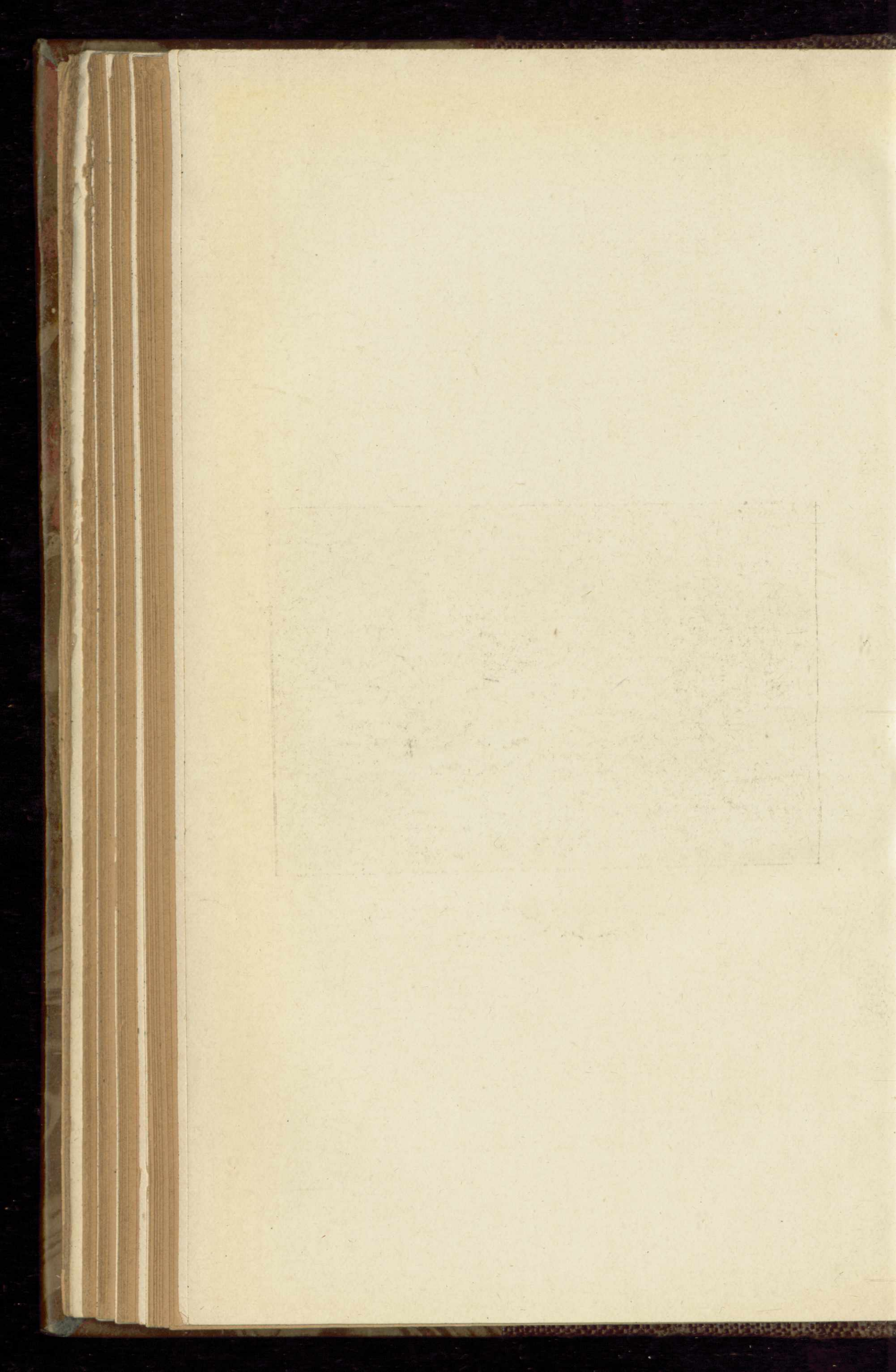
Peu à peu, se découvre vers l'Est, le Sud, puis l'Ouest, le plus formidable hérissement



Deux inséparables : Baï, fils d'Akhamouk et Mag'hli ag Amayas, son beau-frère. (cl. Reyg.)



Ahal. Fati, la fille de l'Amenokal, joue de l'amz'ad.



de pics de toute formes et de toutes grandeurs, jusqu'à l'horizon lointain noyé de brumes.

L'austère maison de l'ermite est bâtie sur le bord Sud-Est d'un plateau circulaire légèrement convexe au centre, qui peut avoir 1.500 à 2.000 mètres de circonférence et qui, lui aussi, n'est que le résultat de la corrosion d'un sommet de la vieille chaîne volcanique du Sahara Central.

La bâtisse de « toub » et de pierres sèches est rectangulaire. Long couloir, sur la paroi duquel sont encore fichées deux branchettes qui étaient le porte-manteaux. Sur le côté Ouest, une petite chambre avec fenêtre donnant au Nord; vers le Sud, grande pièce munie au fond d'une cheminée. Le plafond est fait de branches de teborak et de feuilles de typha transportées de quelque oued lointain. Le mur Sud seul est en partie écroulé.

Autour, l'immensité et un décor d'une force étrange et inquiétante, plutôt qu'émouvant de grandeur noble. Le Père avait bien choisi ce plateau très élevé, accessible sans difficultés, mais terriblement éloigné des hommes, solitude qui dut peut-être, en-

fin, calmer la hantise de cette âme de solitaire. Quelle puissance d'humanité pourrait ne pas se dissoudre, quelle dispersion d'énergie et de pensée, ne pas se contracter, en face d'un monde fracassé et vide en recul jusqu'à l'infini, devant l'insaisissable d'un paysage sans grâce et sans joie, tout en hostilité aride et en menaces incohérentes.

Ce solitaire avide de l'immensité, celle de la terre et celle du ciel, s'alarmait-il comme Pascal : « Cet éternel silence des espaces infinis m'effraie ! », ou, au contraire, n'en recherchait-il pas la contemplation qui le rapprochait de Dieu ?

Je fais le tour de l'Asekrem. Les pierres patinées de pourpre foncé ou de vert sombre et irisé tintent au moindre choc, comme des carillons. Tout près, la masse imposante et lourde du Tahat, séparée de l'Asekrem par une profonde vallée, et, un peu plus à l'Ouest, l'aiguille inacessible de l'Ilaman, vers le Nord, le Sahara fauve et l'énorme chenille du Tifedest.

Voici vraiment l'observatoire unique pour le Hoggar et même pour une partie du Sahara Central. Plus que partout ailleurs, la vue, ici, révèle son modelé dément, l'épar-

pillement de ses pics sans règle et sans lien, pièces désordonnées et rongées d'un échiquier géant, ossuaire de montagnes.

Ni beauté des lignes, ni masse empreinte de noblesse, ni source d'émotion; mais, dans une sorte de vertige stupéfait de la forme et de l'étendue, ce qui retient, ce qui oppresse, c'est l'amoncellement de ces valeurs juxtaposées, de ces esquisses baroques jusqu'à l'absurde, jusqu'au délire, serties d'ombres bleues ou violettes, et qui ne cessent que dans l'indiscernable des lointains aussi vides, terres du désespoir et de la mort.

Samedi 24 mars.

L'étroite vallée où sont dressées, à 2.300 mètres d'altitude environ, nos deux tentes, est décidément charmante ,toute fleurie, calme, noyée de soleil mais rafraîchie dans la journée par la brise du Nord-Ouest ou de l'Est qui galope dans ce large couloir déclive descendant de l'Asekrem.

La fraîcheur, comme chaque jour, est délicieuse : celle de la France au début du printemps. La température de la journée n'excè-

de pas 20°, et la nuit le thermomètre descend à 0° ou au-dessous de 0°. Mais la sécheresse de l'air est incroyable et, ajoutée aux brusques variations thermiques des rudes saisons, fait tout éclater : la muqueuse des lèvres et la peau des doigts, le talon des nègres et les granits. L'état électrique est si actif qu'on ne peut toucher un lainage et les burnous surtout, sans provoquer des étincelles qui crépitent comme salpêtre dans le feu.

Au-dessus de notre campement est un gigantesque candélabre tordu sur lui-même et paraissant comme tressé, témoin d'érosion millénaire. Et tout en haut, vers l'Ouest, la petite maison brune semble se pencher au bord du plateau pour nous regarder.

Prés de moi, le cuisinier nègre prépare le quotidien riz au lait, en chantant. Dahmani, le sokrar nègre, le regarde faire. Celui-ci, toujours actif et gai, jeune, a pourtant eu un drame dans son existence. Un beau matin, par désespoir d'amour, il s'est tranché la gorge avec son couteau. Ceci se passait à Tamanrasset. L'infirmier du poste, demi-nègre dégourdi, le sutura, le pansa et Dah-

mani guéri, retrouva du goût à la vie, convenant qu'il avait poussé un peu trop loin et le sentiment et le couteau, car son larynx avait été entièrement sectionné. Il en garde une magnifique cicatrice et un fort enrouement incurable. Ces sortes d'affaires s'arrangent en somme, au désert, pour le physique et le psychique, bien plus simplement que dans nos pays civilisés.

Pendant que j'écris, Bambi a commencé de confectionner un macaroni au beurre touarègue. Le doigt de Bambi pousse le beurre dans la casserole et passe ensuite dans la bouche de Bambi pour retourner à la cuiller. Puis le cuisinier débrouillard se sert de la cuiller pour goûter la sauce, la suce et la remet dans le macaroni. Pendant que le macaroni cuit, Bambi, désolé d'être inoccupé, en ce moment du moins, prend le couteau de cuisine et se fait les ongles des pieds.

Il faut savoir ne pas être difficile. Plats saupoudrés de sable, eau qui a la couleur et la consistance d'un chocolat léger, nettoyage de la vaiselle à la mode nègre et cuisine de Bambi, tout cela, comme ils disent tous : Sahara ! Ainsi, il y a quelques années,, disait-on chez nous : C'est la guerre !

Un récent récit de voyage parle , à différentes reprises, des vallées fleuries et de l'eau abondante et courante du Hoggar.

Il est vrai, dans ce printemps précoce et grâce aux pluies exceptionnelles de l'hiver, il y a une prodigieuses floraison « d'acheb », représentée presque exclusivement par les merveilleux tapis mauves de mauricandia. Mais une pareille végétation — et je me rappelle les immenses plaines qui précèdent El-Goléa, délicieusement roses et mauves, des Salvinia — ne se voit que très rarement.

Quant à cette eau abondante qui coule partout nous ne l'avons rencontrée qu'une seule fois, dans l'O. Tamanrasset, une peu avant d'arriver au campement d'Ouksen. Un petit ruisseau d'une belle eau claire courait en effet sur un trajet de vingt mètres environ, et dans la même région étaient quelques bassins isolés, d'assez grande dimensions. Pour tout le reste de notre route dans le Hoggar, nous n'avons jamais eu que quelques « abankor » petits, éloignés les uns des autres, assez pour nous obliger à tenir prudemment nos « guerba » bien remplies. Et, je le répète, l'hiver a été très pluvieux, à en étonner les Touareg.

Je ne parle que de ce qui existe dans le cœur montagneux du Hoggar, dans l'Atakor Les choses sont autres sur ces plateaux élevés qui entourent le massif. Là, pas davantage d'eau de surface ni de sources; seulement, il suffit de crever le lit des larges oueds qui s'y étalent pour avoir une eau abondante. Mais ce pays-là, c'est Saharien, c'est Soudanais, c'est tout ce que l'on voudra, pas le vrai Hoggar.

Il est possible aussi que le voyageur au livre duquel j'ai fait allusion ait constaté cette eau abondante pendant les quelques jours d'hiver qui ont pu suivre une pluie forte dans l'Atakor. Mais cela, c'est épisodique, rare, et dure quelques jours pour toute l'année. C'est une passagère exception et non un état d'habitude.

Dimanche 25 mars.

Repos au campement. On musarde. On monte pour la dixième fois sur le petit plateau qui surmonte l'O. Ti-n-tsrin. Il domine de haut la vallée de l'O. Touroumout, large et à pente rapide, véritable couloir d'accès

commode pour l'Asekrem et le Tahat, depuis la seconde enceinte que l'on franchit dans le défilé aux « tifinar ». Car tout se prête facilement à la comparaison de l'Atakor avec un immense chateau-fort redoutable dont on passerait successivement les deux murailles, avant d'être dans la place. Là, les réduits, les tours et les donjons ne manquent pas et ils ont dans les 3.000 mètres au sommet.

L'oued Touroumout, que je contemple avec un plaisir toujours étonné, est un immense boulevard sur les côtés duquel sont plantés des alignements de ces massifs basaltiques déchiquetés qui soulèvent la carcasse du Hoggar.

Au fond, autour du plateau fleuri où je suis, ils se pressent les uns contre les autres, en prenant des formes de plus en plus extravagantes et s'ordonnent en une façon de cirque colossal que surmonte la monumentale torchère à faisceaux tordus.

Il me semble que, plus tard, lorsque je voudrai, par la pensée, revoir du Hoggar, les images les plus complètes, et évoquer le modelé le plus saisissant de cet étrange pays, sa lumière admirable, ses fleurs, le tragique de son paysage, l'or de ses basaltes au soleil

couchant et ses ombres bleues du matin; lorsque je voudrai recueillir le reflet dernier de la joie sourde, grave et interdite, née du silence, de la solitude au cœur d'un autre désert de solitude, joie faite aussi de ce que pèse dans notre inconscient l'éloignement de la vie des hommes, pour revoir tout cela, pour ressentir tout cela, je me replacerai, en imagination, tout à tour sur l'Asekrem et sur le petit plateau qui domine le Touroumout.

Je redescends vers les tentes avec un de nos sokrars parti ce matin pour aller faire sa provision de beurre touarègue dans un pâturage du voisinage. Il porte dans sa main droite le bidon de troupe qui contient le beurre, et sa gauche est fièrement appuyée sur une immense takouba pendue à un baudrier rouge racommodé de ficelles. Il a fait plusieurs heures de route dans cet appareil, mais fallait-il se présenter à la gardeuse de chèvres sans la takouba ? R'ouli est un petit bonhomme sans âge, rabougri, actif et jovial. Son physique témoigne d'une hérédité compliquée et imprécise ; son type est aussi racé que peut l'être parmi les chats, un multicolore matou de gouttière, mais comme tous les Touareg, même les plus humbles, il adore le panache.

Lundi 26 mars.

Froid et vent, mais belle matinée. Au départ, nous commençons par longer, à leur base, les architectures fantastiques qui entourent le petit plateau fleuri que nous venons de traverser pour la dernière fois. Nous franchissons ainsi en direction Nord-Est la deuxième enceinte d'isolement du centre de la Koudia. L'érosion devient plus destructive; il ne reste des montagnes que leurs soubassements où sont encore encastrées des colonnes basaltiques.

Nous contournons le curieux dyke circulaire d'Imadouezen, qui ressemble à une haute palissade de pieux énormes, et montons par un dur sentier au col de Tiratint. Sur les deux versants du col sont, suivant la tradition, des inscriptions en caractères tifinar et des dessins de semelles comme à Tiratimin, dans le Mouydir.

Le col franchit la chaîne montagneuse du Tin-Taraïn, limite du petit Hoggar que nous allons parcourir jusqu'à Tazerouk.

A midi, nous campons dans une large plaine caillouteuse et stérile. Adieu les reposants et poétiques mauricandias et les basaltes

tourmentés. Paysage banal et vent d'Ouest violent. La tente devient nécessaire. On s'y allonge et on y réfléchit. Touareg, leur culture de l'esprit inexistante ou rudimentaire, écriture tifinar, dessins rupestres, tout cela s'agite en vase clos, pendant que le vent essaie d'arracher la toile et les piquets.

Curieux problème de linguistique, de race et d'évolution, que celui de ce tifinar ancien dont les signes à très peu près semblables à ceux qui sont actuellement employés, étaient groupés en mots qu'on ne peut plus comprendre. Si la famille ethnique du moment est la même que celle de l'ancienne écriture, elle a perdu avec sa langue primitive, le goût des représentations graphiques et l'aptitude à les dessiner. Est-ce croyables ? Passe que des transformations aussi graves se produisent pour un peuple dans lequel le mélange des apports a été prolongé et fréquent, voire inévitable. Mais au Hoggar, dans un rameau berbère qui, pendant des siècles, a vécu isolé, farouchement et prudemment isolé, si bien que, physiquement le rameau ethnique, en grande partie est resté pur, représentatif évidemment, de la tribu primitive !

Si les caractères eux mêmes n'ont pas radicalement changé de valeur *in situ*, on peut penser que le lybique de départ a pu être utilisé par des tribus de langue différente apparentées par une origine commune fort ancienne ou même sans origine commune, car la Lybie a pu être au point de vue ethnique, extrêmement hétérogène. Certaines de ces tribus n'ont peut-être pas employé cette écriture lybique. Tels les Kabyles à qui on n'a jamais connu d'écriture ou les Chaouïas, dont le dialecte se rapproche davantage encore du tamahek du Hoggar. Le langage des tribus berbères de la grande Syrte a pu se différencier assez fortement et très vite, par le plus ou le moins d'introduction dans le lybique, de phénicien, et par la formation des patois.

Une de ces tribus a pu, la première, s'aventurer, probablement par bonds successifs d'ailleurs, dans les solitudes sahariennes pour s'installer enfin au Hoggar. Peuple du premier tifinar, des graphiques rupestres. Peut-être peuple auquel appartint la femme de haut rang dont le squelette fut trouvé il y a trois ans dans la monumentale sépulture d'Abalessa, qu'on a supposée — avec des ar-

guments historiques saisissants d'ailleurs — être la reine Ti-n-Inan, mais qui reste encore ombrée de mystère. Constatation remarquable : les caractères anatomiques du très beau squelette retiré du grand tombeau berbère, diffèrent très fortement de ceux des femmes de la race actuelle.

Ce groupe disparut, peut-être refoulé jusqu'au Soudan, par de nouveaux émigrants. des « Libou » eux aussi, mais de tribu étrangère aux prédécesseurs. Et ceux-là apportaient avec eux une écriture adaptée à leur langue et qui n'avait plus de la première, comme du lybique lui-même, que la similitude des caractères.

Hypothèse, certes. Mais pouvant être édifiée, sans rien casser, sur des faits importants que l'homogénéité continue de vie, d'origine, d'organisation et d'aptitude, expliquent bien mal.

On peut prévoir, en corollaire, la disparition de l'écriture tifinar actuelle, dans un temps peu éloigné, en raison de l'absence de culture, en l'absence aussi de traditions écrites, en raison enfin de la paresse cérébrale des Touareg, qui n'a d'égale que celle de leur corps. Les plus lettrés lisent les mots en les

épelant comme font chez nous, les enfants de la maternelle et les écrivent avec une lenteur et une inhabileté qui étonnent.

Le vent s'est calmé, comme d'habitude, vers la fin du jour. Nuit froide et claire avec, au Sud, l'éclat vif des belles constellations du Scorpion et du Centaure.

Mardi 27 mars.

Matinée radieuse, comme presque chaque jour. Nous traversons la grande plaine de l'oued I-n-Teggadin, nous éloignant du Tin- Taraïn. Puis vient un affreux et monotone paysage de schistes pourris et de grès grossier. Nous passons un col d'où l'on a une vue lointaine sur le grand Hoggar ; le Tahat, rapproché, très au nord des autres sommets, domine toute la Koudia. On aperçoit quelques gazelles isolées. Coups de fusils sans résultat.

A midi, arrêt pour le campement dans l'étroit O. Issemenen, près d'un petit « aguelman » qui nous donnera une eau médiocre. Paysage désolé, mais brise fraîche qui le rend moins insupportable.

Dans l'après-midi, promenade sur un escarpement voisin, à 200 mètres au-dessus des tentes. Blocs de lave entassés. L'Atakor, vers l'Ouest, échelonne ses sommets : le Tahat majestueux, l'Asekrem tabulaire, plus près de moi et paraissant beaucoup moins haut que le Tahat qui n'a que trois cents mètres de plus. D'autres sommets, dont je reconnais les silhouettes qui m'étaient devenues familières, lorsque nous campions au pied de l'Asekrem.

Mercredi 28 mars.

Très froid au lever, à l'aurore. Peu après le départ, sur une crête, dernière vue sur la Koudia, car nous allons descendre assez fortement vers Tazerouk.

Nous traversons une large plaine sableuse où courent de nombreuses gazelles qui ne se laissent pas atteindre; puis un plateau pierreux, absolument plat et nu, en avant duquel se déforment des mirages. Enfin, le campement, à une heure de l'après-midi, après une étape un peu pénible et sous une température assez élevée.

Nous avons coupé la grande dépression de l'oued Tarouda avec ses blocs fendus, craquelés ou desquammés et ses boules en équilibre sur des rocs arrondis, qui semblent avoir été mises là par quelque géant fantaisiste.

Demain, Tazerouk, le repos, des vivres frais pour nous laver un peu des conserves avec restriction, car nos caisses s'épuisent.

Jeudi 29 mars.

Nuit splendide passée en plein air au pied des granits en désordre. Calme étonnant et naturellement, silence absolu.

Nous quittons l'oued Iferezzi, face à l'Est, en arrière de lointains un peu brumeux qui donnent au paysage de fortes valeurs dans le contre-jour. Les plans sont finement analysés, évocateurs des architectures tourmentées que nous avons déjà vues en plein Hoggar.

A une heure de marche, nous rencontrons un petit campement d'Issoq'amaren, d'une primitivité charmante, dans une lumière délicate, au milieu d'un site de ces bilboquets granitiques si fréquents, sur lesquels s'accro-



Le Plateau de l'Asekrem et l'ermitage d'été du Père de Foucault



Tihoudit, coiffée du « Dol » et ses amies. (cl. Foley)

chent des chèvres noires. Entre les blocs, passent des hommes et des femmes noblement drapés, à la démarche lente ; de petits et agiles négrillons font des taches mouvantes devant le gris clair des granits. Accueil silencieux, empreint de dignité et de déférence pour l'étranger. On nous offre du lait excellent dans des jattes de bois ornées de petites croix et de motifs de cuivre.

Après une longue marche dans des schistes effrités, luisants, tristes, nous nous engageons dans le lit de l'oued Tazerouk, large et infiniment sec, dont nous suivont tous les méandres. Fatigue, forte chaleur dans l'oued. Nous rencontrons enfin la première foggara, tranchée profonde qui vient se perdre dans un large bassin, miroir d'eau inattendu. Voici la première culture où l'eau ruiselle, tirée d'un puits par un zébu, le premier jardin dont le vert velouté rafraîchit notre vue. D'autres suivent, espacés. Enfin, un damier de carrés verts et de saguias, des arbres, un îlot de maisons en « toub » : Tazerouk.

Nous nous installons sous les figuiers bien connus dans tout le Hoggar : figuiers centenaires, à branches énormes, argentées, tordues, sinueuses, se glissant sous leurs feuilles

comme des nœuds de serpents géants. Le feuillage s'est élevé en une grande tonnelle avec un dôme central, à paroi toute verte, sous laquelle nous montons nos lits, tout près de petites loges d'ombre où les gens du pays continuent de s'assembler et de discourir en buvant du thé.

Tazerouk

Vendredi 30 mars.

Longtemps, je me rappelerai ma stupeur, puis le grand bien être du réveil ce matin, la voûte de verdure, le chant des oiseaux perchés au-dessus de ma tête, la fraîcheur et le calme pénétrant de l'aurore, le bruit doux et chantant de la saguia coulant à pleins bords, tout près des figuiers.

Dans la matinée, la joie de l'ombre, de l'eau, des arbres, des fruits et du lait frais. Oasis minuscule, mais cent fois plus reposante, plus douce, plus riante pour moi que les superbes palmeraies du Nord. C'est l'enchantement des mirages de légendes et des

contes orientaux. Jusqu'au sol de sable, traînent des branches et des feuilles comme pour mieux enfermer, sous la coupole, les larges confetti violet ou or, que projette le soleil sur la volupté de nos corps détendus et de notre esprit rasséréné.

Pendant toute cette journée, je ne quitte guère la tonnelle des figuiers, goûtant avec avidité, la quiétude aimable du campement et le contact exquis d'une eau abondante et fraîche. Le caïd, un nègre comme presque tous ses administrés, nous rend visite et organise à la demande de F. les séances de cuti-réaction. Il y vient lui-même suivi de toute sa famille, une nichée de négrillons de toutes tailles, graves et curieux de nous, de notre installation. Ils se laissent scarifier sans bouger et sans pleurer.

Le soir, dans le clair de lune, l'atmosphère se confond avec le sable blond de la plaine, nuée transparente et comme pétrie de lumière douce que tachent les masses foncées des arbres et des maisons de terre brune. Cri modulé des crapauds le long des saguias ; chants, rires et danses rythmées des hartani en l'honneur de la lune.

Dans leur vie très simple, très isolée et

primitive les gens paraissent heureux, sans passions et sans haines. Pas de mercantis. On vit de la terre, de l'eau, des troupeaux. Quand on s'étonne de ne pas voir planter beaucoup d'arbres fruitiers qui réussissent bien : « Pourquoi, répondent les gens, nous avons assez pour notre vie ».

Est-ce que, quelque jour, cette sagesse désintéressée et frugale ne sera pas bousculée par nos subtiles et présomptueuses ordonnances administratives ?

Samedi 31 mars.

Le groupe de la mission qui nous avait quitté à Tamanrasset, pour un itinéraire différent de celui que nous devions suivre, groupe que nous avons retrouvé ici à notre arrivée, est reparti ce matin, faisant sur Idelès, une route qui ne sera pas la nôtre.

Melloul, petit-fils, de Mohamed ag Otsman, fondateur de Tazerouk, de passage dans l'ar'rem, assiste près de nous au départ. C'est un jeune Targui Kel R'ela, de grande taille, qui s'enveloppe avec une certaine élégance, dans son « R'hati » rayé rouge et

blanc, et immobile, appuie sa main sur sa longue takouba. Le visage est très berbère et l'œil sombre.

Je visite le village et les jardins. Tazerouk est un de ces centres de cultures créés dans la zone basse du Hoggar, celle dont l'altitude ne dépasse pas 1.500 mètres, et dont font partie : Tamanrasset, Tazerouk, Idelès, Irhafok, I-n-Amgel, etc.

Dans cette ceinture de la région montagneuse, les oueds étroits et rapides de l'Atakor, se sont réunis en larges rivières qui vont se brancher sur les grands oueds quaternaires du Sahara, descendant vers les oasis du Nord ou vers le Niger, et complètement secs en surface. Mais que l'on crève cette surface ou les terrasses basses qui l'avoisinent et l'eau s'offre abondante, limpide, fraîche, inépuisable.

Autour de cette merveille si rare : l'eau, se sont créés ces ar'rems où la culture du blé devient possible et quelquefois suivant l'altitude, celle du bechna et de quelques légumes tels que la citrouille, l'oignon. Des arbres y deviennent fort beaux : figuiers, pêchers, palmiers.

Une population de nègres venus des oasis du Nord, les « hartani », s'est fixée dans les

ar'rems qu'elle cultive. Elle y est aidée à peu près partout, par des blancs : les Issoq'amaren, mélange ancien de Touareg imrad et d'Arabes des oasis, les m'rabtin purs descendants de ces derniers. Les nobles, propriétaires dans les centres de culture, y viennent quelquefois pour percevoir la redevance des khammès, mais n'y séjournent jamais longtemps.

Tazerouk a été créé par un noble Kel R'ela et appartient en grande partie à ses descendants. Ils y ont une maison de style vaguement soudanais, juchée sur une butte dominant l'ar'rem et qui fait figure de manoir. Les enfants, dont Melloul, de Sidi Mohamed ag Otsman viennent souvent prendre contact avec leurs terres et leurs hartani, bien qu'ils ne descendent pas dans la demeure familiale. Et ceci est fort intéressant et infiniment rare, car c'est l'acheminement vers la vie sédentaire et un capitalisme foncier qui changeront l'existence dans l'avenir, de certaines familles targuies purement nomades jusqu'à présent.

Il serait même très désirable, la puissance hydraulique et agricole des ar'rems comme Tazerouk, étant parfaitement extensible, de voir encourager certains nobles errants, plus

accessibles au modernisme, à devenir propriétaires à leur tour, et de les pousser à un sédentarisme qui serait le salut pour eux et une quiétude colonisante pour nous.

Je vais voir les curieux et larges puits, les « dellou » qui font la richesse de ce petit pays. L'eau est presque à fleur de sol. Un bâti incliné fait de perches grossières porte une poulie de bois mal arrondie. Une peau de chèvre, cerclée en haut et terminée par un appendice conique en peau de chameau puise l'eau. Un âne ou un zèbu tire à la fois la corde qui passe dans la poulie et celle qui maintient rigide, l'entonnoir. Les cris incessants des hartani excitant leurs bêtes, remplissent la vallée, se mêlant au grincement rythmé des poulies. L'eau se déverse dans une saguia. creusée dans un tronc d'arbre, puis dans un bassin qui distribue aux carrés du jardin. Elle est près de la surface du sol, le débit en est rapide ; une fois par minute, trente litres d'eau environ, coulent dans la saguia. Toute l'installation est locale ou plutôt nègre et inspirée d'autres semblables, des oasis ou du Soudan.

Sous un arbre près de l'oued est installé le mâalem, à la fois serrurier, menuisier, forge-

ron. Il répare un outil au feu qui est entretenu par le soufflet à deux poches pressées alternativement, dont se servent quantité de peuplades primitives.

Dimanche 1er avril.

Melloul, seigneur de Tazerouk, familiarisé, vient nous voir plusieurs fois, beaucoup moins élégant qu'au jour de son arrivée. Jeune et le type assez pur, nattes sur le derrière de la tête, nez targui très caractéristique. Visage sans finesse, barbare et probablement peu intelligent. Il nous amène sa mère. Elle a de la bonne grâce et de la timidité avec des rires et des enveloppements de voile ; mais elle n'éprouve aucune confusion à solliciter du thé et du sucre.

Vent violent du N.-O., contre lequel nous protègent les vénérables figuiers qui nous couvrent.

Tableau que l'on voit souvent avec des répliques variées et nombreuses : sur le sable blanc de l'oued trois négrillons nus et musclés portent dans leurs bras au-dessus de leur gros ventre, des touffes d'armoise à fleurs

jaunes. Motif noir et jaune sur fond blanc tout de contrastes énergiques.

Un autre, près du puits. Dans le sable, profondéments indifférents à ma présence, deux négrillons jouent. Crête de cheveux médiane et, sur le côté droit, petite touffe à laquelle est suspendue par un long cordon un petit sac à amulette. Très soudanais, comme beaucoup de choses des ar'rems.

Lundi 2 avril.

Rencontré dans l'oued, ce matin, à ma grande surprise un groupe de femmes du camp d'Akhamouk : Chadema, Chelifa, les deux belles filles si intensément fardées d'ocre, leur mère, Zohra oult Sour'i, deux autres que je ne connais pas et des suivantes noires sont accroupies sur le sable, dans une attitude lasse, silencieuse, presque prostrée.

Elles sont venues, paraît-il, sur leurs petits ânes et la tête couvertes du large « dol » (chapeaux de paille à bords larges) chercher leur part du blé que leurs imrad ont rapporté du Soudan. Cette explication n'est pas

croyable, mais que nous importe. Leur abandon paraît si grand que je prélève pour elles un peu de notre dernière provision de thé vert et la donne à Zohra Oult Sour'i, en souvenir du campement des Kel R'ela.

Départ de Tazerouk dans l'après-midi. Regret de quitter un délicieux séjour, de braves gens et cette eau magnifique.

Nous suivons l'oued jusqu'à Touaqqin, petit ar'rem misérable où nous campons près d'une gara démantelée, dont les basaltes patinés portent une collection considérable et très curieuse de gravures rupestres et de caractères tifinar.

Les patines diverses indiquent des dessins d'époques différentes, mais cette diversité de tons qui se trouve quelquefois sur le même bloc non gravé, rend bien difficile une précision dans le temps. Les techniques ne diffèrent guère et on n'a aucun moyen d'appréciation de l'aptitude particulière. Une grande prudence s'impose dans l'évaluation de l'époque de ces gravures. Mais la présence de l'écriture tifinar accolée aux dessins d'animaux : chameaux, autruches, bœufs, etc., la patine semblable des uns et de l'autre, donne à certains types de cette figuration un âge

assez ancien et les rattache avec beaucoup de vraisemblance aux premiers éléments lybico-berbères installés dans le Hoggar.

Les premiers dessins, comme il arrive un peu partout, furent continués et imités pendant très longtemps ; de sorte qu'on peut supposer des âges très divers à ceux qu'on constate actuellement. Il en est d'assez récents, de ces dernières années peut-être, car la patine jaune de la roche a l'air de se produire assez rapidement. Il est d'ailleurs remarquable que Touaqqin se trouve sur une route caravanière qui fut très fréquentée et passait par Idelès et Tazerouk.

Nous trouvons là, comme à Tiratinin, comme a l'oued Touroumout sous un aspect très attrayant, avec des techniques semblables et un art comparable, une psychologie très particulière de la « route », pour les premiers Touareg.

Vers Idelès

Mardi 3 avril.

Nous quittons Touaqqin et continuons

dans l'oued Tazerouk. Dans un point de l'oued, large, au sable étincelant, sous le soleil, où rien n'attirait particulièrement l'attention. Amran, le guide Targui, fait baraquer son méhari et sur une tache un peu moins claire, se met à creuser avec son écuelle de cuivre, sa « tamenast ». A quelques centimètres, à ma grande stupeur, l'eau sourd et remplit rapidement la cuvette creusée puis agrandie par Amran. On y abreuve les chameaux et on y remplit les « guerba ».

C'est la grande et agréable surprise de ces « oueds fossiles » comme les appelle Gautier, qui révèlent si facilement en certains points leur cours souterrain. Les outres sont vite pleines de l'eau claire de ce « tilmas » qui pourrait bien être l'équivalent de certains miracles du désert des récits bibliques.

Pays désolé, schistes, plateaux de basaltes noirs. Vent du N.-O. qui a continué de souffler violemment depuis avant-hier. Après un arrêt d'une heure à l'abri de gros blocs granitiques, pour prendre notre frugal repas du matin, nous reprenons notre marche et campons dans un site semblable de l'oued Terzoulilin.

Tout le pays environnant n'est qu'a-

moncellements de blocs énormes de ce granit uniformément gris qui caractérise le bassin de l'oued Tarouda. Cet O. Tarouda n'est évidemment, qu'une immense dépression entièrement sèche avec de vastes diverticules dans le genre du Terzoulilin, où nous sommes, tous remplis ou accompagnés à chaque pas, de ces énormes barrières de blocs entassés.

J'escalade un de ces barrages. A perte de vue, le paysage est répété, gris sur gris, sévère agressif, triste. Très loin, vers l'ouest, le défilé dans la brume des pics de l'Atakor. L'ensemble est d'un autre monde, d'un monde inhabité, abandonné des vies les plus humbles, ne lassant d'autre impression que celle de cataclysme, de destruction et d'épouvante.

Au cours des siècles pourtant, des nomades ont planté là leurs tentes, car à la base du chaos granitique sur lequel je m'étais hissé, est un « redjem » bien construit, régulier, de la hauteur d'un homme et dans la cavité centrale duquel est une tombe musulmane avec ses deux « chouahed » ou pierres dressée à la tête et aux pieds du mort. Tombe ancienne, qui a associé la sépulture

préislamique du « redjem » avec la tombe rituelle des croyants; témoignage de la toute puissance d'une tradition, même en face d'une rénovation aussi impérieuse que l'Islam. J'imagine volontiers d'ailleurs, que celle-ci n'a pas du avoir l'allure d'une évolution rapide et compréhensive. Nombre de croyances, de pratiques et de symboles fétichistes ont dû, pendant bien longtemps encore, après la conversation du XI[e] siècle, garder toute leur valeur parmi les populations nomades islamisées.

Tout près du « redjem « creux, sont deux ou trois tumuli antéislamiques, signalant avec la tombe voisine l'utilisation séculaire de ce point d'étapes, où seule, la présence des granits gigantesques avait dû créer l'habitude.

Clarté blanche et sans tâches sous la lune. La plaine est scintillante de son sable granitique, la lumière douce glisse sur les rocs à parois lisses et les illumine.

Mercredi 4 avril.

Même paysage de désolation grise à la-

quelle s'ajoute la note sombre des basaltes noirs.

Toute cette région, entre Tazerouk et Idelès où doit nous mener la prochaine étape, est bien caractérisée par ces mornes plaines encombrées de roches disloquées de couleur uniforme et où n'est dérangée l'idée de l'éternité qu'elles pourraient faire surgir, que par la certitude contraire d'une destruction lente, de la corrosion sans recours, qui fait éclater et se pulvériser à travers les millénaires, toutes ces masses affrontées, chaotiques, croulantes, ou escaladant le ciel comme les montagnes des Titans.

Et dans le balancement du chameau qui me porte, dans le silence de la nature qui nous entoure et auquel, spontanément, nous nous associons, dans cette sorte de griserie mélancolique qui naît si facilement au désert pendant les étapes, et qui se tourne vite vers les absents et vers soi, je risque une polychromie du Hoggar où chaque vision me paraît avoir une valeur propre aisément discernable.

J'évoque les Primitifs, leurs fonds auxquels ils étaient fidèles et que marquaient des paysages où la ligne des rochers, la couleur de l'eau et la lumière du ciel étaient comme l'â-

me immuable et particulière de la nature, inséparable de leurs vierges et de leurs martyrs.

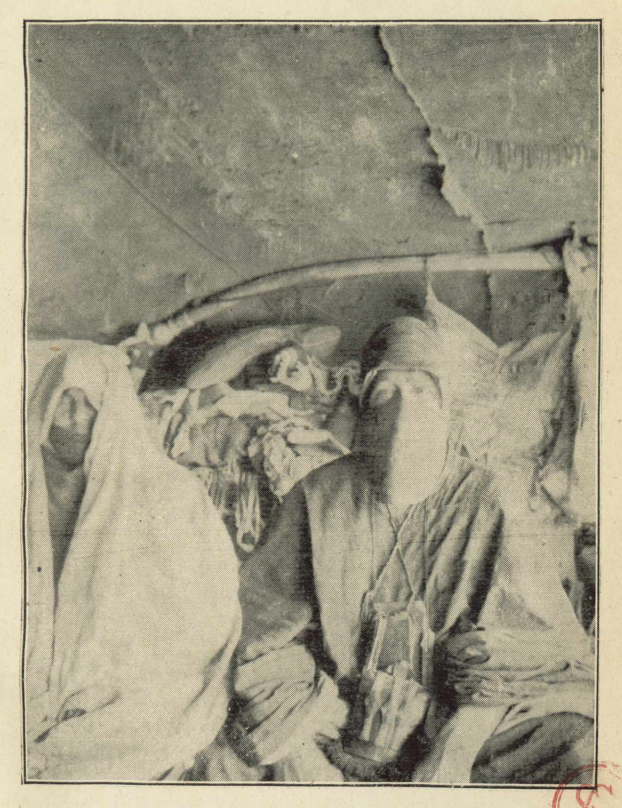
Ainsi, ai-je la vision d'un Hoggar fauve et rouge avec des taches vertes de jardins, celui de Tamanrasset, celui de Tazerouk.

Un Hoggar or et mauve où l'on entend le carillon des pierres; c'est la Koudia des basaltes fleuris et de pics étranges rongés par les siècles.

Enfin, celui que nous traversons depuis Touaqqin, le plus écarté de cœur du pays encore mystérieux, le Hoggar triste, gris et noir des sites volcaniques, qui étale ses larges plateaux et roule ses bosselures granitiques vers la désolation Saharienne.

A la fin de la matinée, deux descentes difficiles dans les rochers nous précipitent brusquement dans un coude de l'oued Tiziit où un bouquet d'énormes Acacias soudanais, les plus grand arbres de tout le Hoggar et peut-être aussi de tout le Sahara central, fait une ombre admirable. Ils n'y sont pas seuls; des figuiers touffus, avec ce feuillage d'un vert sombre si particulier à ce pays, forment des massifs impénétrables et complètent cette façon d'oasis sans palmeraie.

Nous nous installons sous les beaux ar-



Akhamouk, Amenokal du Hoggar et sa femme Lalla Tamellalt, dans leur tente (cl. Foley).

bres où déjà étaient installées des milliers de mouches, ce qui diminue un peu l'admiration pour les Acacias. Mais le soir, dans le clair de lune, la coulée de sable blanc de l'oued, au pied d'une haute colonnade basaltique en hémicycle est d'une belle ordonnance, dans une lumière de légende nordique et le calme des cités mortes.

Vendredi 6 avril

Nous quittons Tiziit pour faire notre dernière étape vers Idelès. Après l'oued, nous suivons une large vallée dominée de chaque côté par des massifs de basalte foncé taché de jaune. Dans le lointain, la Gara d'Idelès gris bleuté, au centre de collines toutes roses. Vers le N.-E., l'Adrar Afedest, prolongement tentaculaire du massif du Hoggar. Gazelles que l'on ne poursuit pas.

Et Idelès, enfin, ses maisons en toub et ses « zeribas », ses palmiers délicieusement décoratifs, les premiers rencontrés depuis In-Salah; ses figuiers vert sombre, immenses.

Nous approchons; le paysage se révèle dans le matin, plein d'une douceur péné-

trante, et par ses montagnes, d'une ligne qui n'est pas sans grandeur. A l'Est, l'Adrar Edekel est fondu en une masse bleue, et devant nous, vers le Nord, le Taderast, gigantesque porte de granit gris mauve, tranche sur les collines de l'Ouest.

Les terres fauves enserrent les figuiers vigoureux et les jardins vert émeraude où peinent les nègres et les zébus.

Comme Tamanrasset, comme Tazerouk, l'ar'rem l'Idelès est Saharien, un peu Soudanais; on n'y reconnaît plus le Hoggar, de l'Atakor, terre de mort et d'épouvante, solitude stérile qui, brutalement, vous met au cœur sa griffe d'isolement et d'angoisse.

La correspondance est parfaite, aux antipodes du dur pays. Au Sud, au Nord, les jardins d'où l'on s'élance, ceux où l'on arrive, sont les mêmes et se colorent des mêmes lueurs. Des uns aux autres, un grand saut pendant lequel on est haletant, tourmenté comme le dos rapeux de cette chaîne montagneuse fracassée, agité comme l'est devenu le pas habituellement silencieux et feutré des mehara, dont les saccades, les hésitations, les vacillements dans les éboulis, vous forcent, dans le vertige des passages difficiles, à vous

accrocher à la rah'la ou à la toison touffue d'une bosse bien remplie.

Idelès ! la porte de sortie du Hoggar, deuxième porte d'or du désert, faisant face à celle que l'Aurès méridional ouvre sur le Sahara des Oasis.

Idelès ! que nous quitterons dans deux jours pour l'oued Igharghar, où nous suivrons sur quatre cents kilomètres, jusqu'à Ti-n-Isselmaken, à 300 kilomètres au sud de Fort Flatters, une route moins accidentée, moins connue et peut-être plus cruelle que notre route dans le Hoggar.



Achevé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie "Minerva"
(H. Aleman et Cie)
5, r. Clauzel - Alger
le 27 Février
1930

▼

